

MARIE CARRÉ

LA MESSE

LETTRE OUVERTE À JÉSUS DE NAZARETH EN GALILÉE, 1972

Seigneur,

Notre époque bouillonnante, ayant pour accoutumé d'entendre beaucoup d'informations au même moment que quelques millions d'inconnus, a le sentiment qu'il devient souhaitable de ne plus fermer le courrier.

Et, quand il s'agit d'une lettre adressée à Vous, Jésus, qui êtes le Seigneur de tous, et même de ceux qui ne Vous connaissent pas, il paraît bon et juste, équitable et salubre, d'ouvrir la lettre à tous les vents dont il est écrit qu'ils soufflent où ils veulent.

Ce que je désire Vous dire pourrait être signé par de très nombreux chrétiens, et même par beaucoup de ceux qui commencent leurs discours ainsi :... «Je n'ai pas la Foi, mais»... Je dois avouer qu'il est beaucoup plus pittoresque d'entendre ceux qui prétendent ne pas avoir la Foi manifester une violente désapprobation pour la triste figure que nous présente l'Eglise de ce jour. Ceux-là souffrent aussi et, par ce fait même, signeront ma lettre.

Jésus, j'ai tant de choses à Vous dire... ! Par quoi commencer ?...

Et bien d'abord je voudrais expliquer l'en-tête de cette missive. Après «Jésus de Nazareth» pourquoi ai-je précisé : «En Galilée» ?... Car enfin Vous ne résidez plus en Galilée. Et si je fermais cette lettre et l'expédiais dans une élégante enveloppe avion, bordée de tricolore, si je timbrais suffisamment, qu'arriverait-il ?... que ferait le facteur ?... le pauvre facteur de Nazareth, pris entre sa conscience professionnelle et la difficulté de savoir comment vous atteindre ?... Repasserait-il son problème à son supérieur en écrivant sur l'enveloppe : «Parti sans laisser d'adresse» ou «Inconnu à Nazareth» ou plutôt : «Parti pour le Cosmos» ?... Pourrais-je lui conseiller timidement d'inscrire : «Transmettre à son Représentant sur la terre, le Vatican, Rome».

Mais ceci n'explique toujours pas pourquoi j'ai précisé : «En Galilée». Devant les incompréhensions qu'un écrivain peut rencontrer, je crois qu'il n'est pas inutile de couper court tout de suite à toutes les interprétations supérieurement intellectuelles qui pourraient chercher à compliquer l'inutilité apparente de ce vocable. En d'autres termes, j'avoue tout bonnement que «Galilée» n'était pas nécessaire mais que j'aime la douceur, le charme, la force, la présence universelle de ce petit mot. Donc je l'ai écrit pour le plaisir et dans l'espoir de le faire éditer à quelques milliers d'exemplaires ; d'imaginer ceux qui le liront, le répéteront à haute voix et se nourriront sans le savoir de tout ce que la Galilée enseigna au monde. Qu'on me comprenne et qu'on n'interprète pas mes paroles de travers, au nom du Ciel et de la Galilée car je n'ai jamais voulu dire que cette lettre ouverte avait la prétention d'enseigner quoi que ce soit. Non, si je l'écris c'est parce que j'en éprouve l'impérieux besoin, c'est parce que cela va me reconforter. Et peut-être que ceux qui décideront de signer après la mention classique : «lu et approuvé» recevront les mêmes grâces de consolation.

Quant à mes lecteurs habituels, je les jette tous les jours dans le Saint Calice afin qu'ils soient tous lavés et tous sauvés, et moi par derrière (si vous permettez), aussi je sais que le Ciel saura bien m'envoyer un éditeur, comme il l'a toujours fait, si cette lettre peut reconforter quelques âmes tourmentées ; un éditeur qui sera très pressé, après que quelques autres m'aient répondu : «Invendable»... «inintéressant»... «ne cadre absolument pas avec notre programme».

Cette lettre ouverte à tous les vents n'est que le cri de tous ceux qui souffrent et qui s'indignent et qui se révoltent et qui luttent et qui crient jour après jour pour ne pas perdre la Foi, qui Vous supplient de ne pas permettre qu'ils la perdent ; qui, au besoin, écriront leur Credo sur un petit bout de papier qu'ils garderont sur leur cœur et qu'ils toucheront de temps à autre pour affirmer silencieusement : Voilà ce que j'ai toujours cru, voilà ce que je veux toujours croire.

Nous voulons, Seigneur, notre volonté entière est farouchement décidée à ne pas perdre la seule vraie richesse vivante.

N'écoutez pas, Seigneur, les ricanements qui fusent d'un peu partout qui vont peut-être aussi se transformer en lettres ouvertes et commenceront par proclamer que nous, nous ne sommes qu'un petit groupe de vieillards irréductibles, attachés à un passé mort et enterré, furieux de devoir changer de coutumes, changer de liturgie, de musique, de langage, de catéchisme et de sécurité. Car on Vous expliquera que nous sommes des égoïstes paresseux qui se sont hypocritement toujours contentés de goûter les délices de cérémonies compliquées (quoique ennuyeuses pour la majorité ; des égoïstes ignorant les enseignements évangéliques et se délectant d'une religion formaliste et superstitieuse. On nous a caricaturés, raillés, méprisés, calomniés, oui, je dis bien, calomniés, car Vous seul, Seigneur, pouvez sonder les reins et les cœurs.

Pour ma part, voici justement vingt ans que je reçus les premiers coups de poignard de cette cruelle guerre et que je fus clouée, pantelante, sur le bord de la route... me demandant pour combien de temps ?...

Vous savez bien que j'arrivais d'un pays de Mission et que je ne connaissais pas les attaques sournoises dont l'Eglise était déjà l'objet. J'en étais restée tout bêtement à ma conversion. Je m'étais nourrie et délectée des auteurs les plus recommandés (parce que les plus saints ; et je croyais tout naïvement qu'être catholique consistait à croire comme les ancêtres dans la sereine liberté qui accompagne toujours une Foi sans problèmes et qu'il ne restait plus qu'à essayer d'entrer par la «porte étroite» dans le chemin qui monte.

Ce fut dans cet état d'esprit et toute nourrie de sainte Thérèse d'Avila que je fus transportée dans une paroisse de France où l'on pratiquait une certaine fraternité (soigneusement limitée du reste, car moi qui n'étais pas originaire de ce lieu, je ne pouvais donc pas prétendre à une parfaite et sécurisante honorabilité).

Ceci veut dire qu'on m'invita, lorsqu'on s'aperçut que j'allais à la messe tous les matins, à des réunions d'études basées sur l'Évangile.

On me demanda d'abord ce que je pensais de la vie européenne et je répondis qu'on y travaillait avec exagération dans une perpétuelle tension d'esprit et que cela ne me paraissait pas devoir être donné en exemple. La vérité n'est pas toujours aimable même quand on l'enveloppe gentiment. Ils ne surent pas quoi me répondre car ils rêvaient déjà d'apporter aux pauvres peuples (qui avaient pourtant trouvé un équilibre où la lenteur avait sa place), de leur apporter, dis-je, les joies du travail minuté à la limite des forces humaines. Mais passons...

Le dialogue fut rapidement dirigé vers les notions fausses que je pouvais avoir concernant la sainte messe, la communion et la Présence Réelle.

Et on prétendit m'apprendre que je ne savais pas du tout ce qu'est en réalité la messe ; que j'ignorais ce que, Vous Seigneur, aviez voulu qu'elle fût.

La messe était, pour eux, avant tout, une réunion communautaire, un repas communautaire, et cet esprit devait nous orienter, nous dominer comme étant le but ultime de cette cérémonie.

Cela, c'est le premier coup de poignard qu'un serviteur de cette Eglise bien aimée me donnait... et avec quelle vigueur, quelle sûreté de main, Vous Vous en souvenez, Seigneur ?... Il y a vingt ans de cela et je ne l'oublie pas.

Donc, si je n'étais pas en fraternelle communauté avec les quelque huit à douze dames qui assistaient à la messe tous les matins, j'avais gâché cette cérémonie et ma communion n'était pas sainte, peut-être n'était-elle même pas valable, je n'ai pas bien compris).

Que pouvais-je répondre ?... Tous ces regards me transperçaient, pleins d'une accusation peut-être légitime et qui me paralysait en me disant : «Tu n'aimes pas tous tes prochains, tu n'as rien compris à ce que le Christ voulait de toi, ou même n'as-tu pas voulu comprendre...»

Je ne pouvais pas répondre. C'était trop grave, trop intime, trop douloureux, trop inquiétant. Car j'étais entrée, sans le savoir, dans la ronde des complexes de culpabilité avec lesquels on essaye d'amoindrir notre résistance, de traquer notre confiance, de nous ôter la Joie et de nous rendre aveugles et sourds à tout ce qui n'est pas leur nouveau langage.

C'est donc à Vous seul, Seigneur, que je répondrai, mais, cette fois, au nom de tous ceux qui sentiront le désir d'apposer leur signature au bas de cette lettre ouverte. Car ce n'est pas une lettre anonyme. Nous aussi nous formons une sorte de communauté.

Faudrait-il nous donner un nom pour mieux nous désigner ?... Je ne crois pas. Aujourd'hui ce genre de définition soulève des passions et des haines. Nous sommes simplement ce que nous étions depuis notre baptême, nous sommes des catholiques, un point c'est tout.

Et c'est en simple catholique que je voudrais vous faire ressouvenir, Seigneur, de ce que, moi, j'appelle : Le Très Saint Sacrifice de la Messe.

Tous les soirs en me couchant, je savais que je ne devais dormir que pour pouvoir bondir, tôt le matin, vers «Votre Maison, le lieu où réside Votre Gloire».

Car il était tout à fait certain que j'aimais d'un amour passionné Votre Maison et Votre Gloire et que, pour moi, Votre Maison c'était Rome et tous les hauts lieux unis à Rome. Même les pierres de chacune de vos multiples demeures m'étaient chères ; poser la main bien à plat sur la petite porte en bois, découpée dans la grande et la pousser pour entrer, me permettait de continuer à chanter intérieurement :

«J'ai aimé la beauté de Votre Maison» et je les aime toutes, toutes celles que j'ai connues et toutes les autres, les petites et les grandes, les belles et les trop chargées, les trop simples et les trop dénudées, les rutilantes qui explosent d'or, d'argent et de pierreries. Je savais qu'aucune de vos Maisons ne me repousserait ni ne s'amuserait à me poser des questions troublantes car elles n'étaient là que pour recevoir, garder, vénérer, protéger, adorer et présenter aux foules prosternées le Très Saint Sacrement de l'autel, Vous-même, Seigneur.

Et j'entrais et je me plaçais toujours de façon à bien voir l'autel de sorte qu'il m'arrivait de rester tout au fond pour avoir une vue d'ensemble qui me ravissait, mais parfois je me plaçais dans les premiers rangs. Je suivais mon inspiration, je suivais mon cœur et ne pensais pas, certes non, qu'il pourrait m'être reproché un jour d'aimer fuir la fraternité communautaire en restant dans le fond de la nef par égoïsme, orgueil, mépris, dédain et tous autres défauts que vos serviteurs pourchasseraient avec un zèle né d'un total manque de compréhension.

Car j'ose le dire à haute voix, ce qui caractérise tous les reproches et la plupart des ordres qui se sont acharnés contre nous depuis vingt ans, tout cela vient d'une désolante incompréhension des âmes. Non pas, que nous fussions des saintes et des saints, pauvre de nous, mais nous avons un cœur (nous l'avons toujours du reste) et vous nous avez traités comme des sans-cœur.

Mais, dans ce temps-là, j'entrais chez Vous, Seigneur, en chantant intérieurement, à pleine voix pour que la terre entière m'entendît et m'accompagnât en criant, de Joie : «Que j'aime la Beauté de Votre Maison»..., combien j'aime Vos enseignements, Vos Sacrements, et tout ce qui compose la Sainte Eglise, en commençant par les quelques gouttes d'eau bénite avec lesquelles je trace un grand signe de croix très lent et très puissant... Car un simple signe de croix éloigne les démons, fait peur à l'enfer, affirme ouvertement notre appartenance, calme les angoisses, apaise les colères, clôt les discussions et ferme à tout ce qui n'est pas Vous.

Et j'avançais en priant que ce signe et cette eau me lavent de mes fautes et me permettent de suivre un sacrifice qui est offert justement pour ceux qui en ont besoin. Car la messe n'est pas une cérémonie publique destinée à récompenser les braves gens et à les désigner aux yeux du monde comme étant dignes d'honneurs et d'attention.

Non, la messe est un sacrifice que nous avons le droit et le devoir d'offrir à un Dieu d'Amour, même et surtout si nous avons tous les crimes du monde à nous faire pardonner. C'est pour tous les crimes du monde, passés, présents et à venir, d'Eve au Jugement Dernier, que Vous Vous êtes livré aux soldats de Caïphe et aux soldats de Pilate. Et c'est pour que soit renouvelé, perpétuellement, de jour comme de nuit, sur toute la planète, d'heure en heure, de minute en minute, de seconde en seconde, pour que soit renouvelé ce très saint et très adorable sacrifice, que des hommes, choisis par Vous et séparés de nous, furent consacrés pour l'éternité.

Et nous, nous avons le droit de participer de tout notre cœur, de toutes nos forces, de tout notre esprit et c'est bien ce que nous faisons comme je cherche à Vous en faire ressouvenir maintenant.

Car, pour moi, ce que je vais raconter se passe dans une autre vie, une vie qu'on nous a arrachée, une vie dont on nous a privé...

Aujourd'hui à qui pourrions-nous nous en plaindre ?... A Vous seul Seigneur, et Vous le savez très bien.

Et le prêtre entrait, et le prêtre disait : *Introibo ad altare Dei.*

Que nous fussions à Paris, Hanoï, Fort de France, Tananarive ou Rabat, que nous fussions dans une chapelle ou dans une cathédrale, que le prêtre fut blanc, noir ou jaune, qu'il fut jeune ou vieux, connu de moi ou pas, il était un autre Christ qui «montait à l'autel de Dieu».

Nous, nous ne montions pas en chair et en os, ce qui ne veut pas dire que notre présence fut morne ou endormie. Certes non. Et notre présence visible n'était même qu'une partie de notre assistance amoureuse, car nous faisons profession d'assister de cœur, d'âme et de foi à toutes les messes qui furent, sont et seront célébrées, depuis la première du jeudi Saint, jusqu'à la dernière qui précédera le Jugement Dernier, à la fin des temps.

Et nous entraînions avec nous, sans qu'ils en eussent conscience, tous ceux que nous aimions et cela faisait une belle foule, un cortège vraiment royal, une assemblée accourue des cinq continents.

Qu'ils n'en eussent pas connaissance, quelle importance puisque tous les Anges, les Saints et surtout Votre Très Sainte Mère étaient chargés de Vous en informer.

Et nous montions à l'autel de Dieu, moi et tous mes amis, en plus des quelque douze dames présentes, nous montions joyeusement à l'autel de Dieu et je Vous fais ressouvenir, Seigneur, combien cette foule était grande, avec toute ma parenté, tous mes amis et tous mes ennemis, avec tous les évêques, prêtres, religieux et religieuses, novices, séminaristes et vocations ; avec tous mes lecteurs passés présents et à venir ; avec les malades, les agonisants, les prisonniers et les abandonnés, avec ceux qui pleurent, ceux qui souffrent, ceux qui doutent ; avec tous les catholiques et tous les baptisés ; avec les hérétiques et schismatiques commençant ainsi leur Grand Retour ; avec tous ceux de cette paroisse, de ce diocèse, de ce pays ; avec ceux qui ont peur, qui ont faim, qui ont soif et qui pleurent, avec ceux qui subissent le martyre et qui ont besoin de Force, avec les bourreaux pour qu'ils se convertissent, avec ceux qui sont encore ravagés par la haine, le mépris et la vengeance ; avec tous les Saints, tous les Anges, et toutes les âmes du Purgatoire, avec tous ceux-là, je montais, de cœur et de Foi à l'autel de Dieu pour Nous offrir tous ensemble, eux et moi, à côté de Vous, Seigneur, sur l'autel de Votre Sacrifice. Et cela faisait un joli cortège. Et je les aimais tous, comme je les aimais. Et j'étais contente, si contente d'avoir cette foule avec moi. Et je riais intérieurement car pour beaucoup d'entre eux, que parfois je nommais plus spécialement, pour beaucoup d'entre eux, dis-je, c'était vraiment la seule occasion d'aller à la messe et de prier Dieu. Ils le faisaient, par mon intermédiaire, sans le savoir... et moi je riais.

J'en ai fait des farces de ce genre à des tas de gens qui seraient peut-être horrifiés s'ils l'apprenaient !

Mais parfois, les jours où il Vous plaisait Seigneur de faire semblant de m'abandonner, je traînais tout au bout du cortège un seul être qui, momentanément, était ce que je pouvais peut-être nommer «mon ennemi»... ; et il était lourd, lourd, et il essayait de me tirer en arrière, de me faire tomber par terre, il ricanait, me soufflant à l'oreille les bonnes, les excellentes raisons que j'avais de le fuir et même de le détester, les très excellentes raisons que je pouvais avoir de penser que celui-là, juste seulement celui-là, et bien non, il en avait trop fait, il avait par trop exagéré, il avait agi sans motif, il me haïssait et ne désirait qu'une chose : m'écrabouiller... Et souvenez-Vous, Seigneur, je me fâchais, je disais : «Seigneur, Vous voyez bien que celui-là je ne peux pas, qu'aujourd'hui je ne peux pas, alors, s'il vous plaît, prenez-le Vous-même par la peau du cou et placez-le sur Votre Autel à côté de mes amis». Et Vous le faisiez aussitôt, à l'instant même, comme quelqu'un qui est tout heureux d'aider le faible, le pauvre, le tout petit.

J'ai tant et tant de choses à Vous dire que je ne sais plus par où continuer. Et puis, se plaindre... toujours se plaindre !... Et cependant si nous ne disons jamais rien, il sera trop facile d'en conclure, ou que nous sommes indifférents, ou que nous sommes enchantés.

Oh ! je sais bien que quelques-uns sont vraiment enchantés. Ce sont ceux qui ont choisi pour maxime primordiale : «il faut vivre avec son temps, il faut être moderne». Avec des foules qui ont tellement peur de passer pour incapables de comprendre leur époque, comme il est facile de jouer au dictateur.

Nous sommes le troupeau et nous avons de bien étranges bergers. Seigneur, je me vois dans l'obligation de parler ainsi et, du reste, ce n'est pas à Vous que l'on pourrait faire croire que la Chrétienté est aujourd'hui pleine de Joie même si des cantiques publicitaires essayent d'en persuader et le Ciel et la terre.

Depuis vingt ans environ, quelques bergers travaillent à nous rendre plus moutons que de vrais moutons. Leur apparent succès me semble dénué de mérites.

C'est trop facile, messieurs, de dire à des catholiques : «assis, debout, assis debout» ; c'est trop facile de manœuvrer un régiment auquel on enseigna depuis toujours que la Sainte Vertu d'Obéissance fait sa force principale. C'est vraiment trop facile. Et vous voyez, Seigneur, ce qu'ils ont fait de nous, en vingt ans ?

D'abord ils ont estimé que nous ne suivions pas la messe, que nous n'y comprenions rien et que nous y assistions en pensant à tout autre chose. Et ils décidèrent, Seigneur, de nous convertir. Si bien que des jeunes gens, choisis généralement pour leur voix radiophonique, des jeunes gens furent désignés pour nous lire les textes du Commun, en langue vulgaire. C'était utile pour les aveugles et les illettrés, mais pour les autres, ce fut un véritable tourment qui dura des années. Et ce tourment s'aggravait du fait que nos livres de messe ne donnaient pas les mêmes traductions que celles qu'on nous faisait entendre à haute et puissante voix, répercutées par je ne sais combien de haut-parleurs. C'est alors,

Seigneur, que nous dûmes constater que les traductions variaient d'une façon vraiment étrange et même troublante. Et nos messes (du moins les miennes devinrent un jeu très peu réconfortant : deviner quelle était la meilleure traduction et au nom de quelle mystérieuse mais inquiétante intention la traduction que nous aimions était si souvent rejetée. Et la messe devint pour certains une sorte de bouillon de culture pour bacilles très virulents et qui sont à classer dans la famille des Grandes Mauvaises Humeurs (famille très puissante, d'esprit très contagieux, rebelle à beaucoup de traitements savants, et fabricante de toxines dont la virulence n'a d'égale que la persévérance).

Nous étions contaminés et en avons pleine conscience, persuadés, dans notre incurable naïveté, que cette souffrance représentait le maximum de ce qu'un cœur amoureux de Vous serait capable de supporter sans périr.

Mais heureusement, en toutes choses, l'avenir nous est caché car, si j'avais eu connaissance il y a vingt ans, ou même seulement dix ans, de cette lettre ouverte que je Vous écris aujourd'hui, je me serais écriée avec une très vertueuse indignation : cette femme est une folle, jamais l'Eglise ne pourra s'éloigner ainsi de son immortel Amour.

Et oui, Seigneur, quand Vous nous avez dit : «A chaque jour suffit sa peine» Vous deviez savoir, Vous, quelle peine sans mesure apporte la connaissance de toutes choses passées, présentes et futures...

Rapidement nos prédicateurs se sont rendu compte qu'ils pourraient nous instruire beaucoup plus activement en nous commentant les prières du commun, juste avant de nous les lire. Si bien qu'ils ont continué notre dressage en nous expliquant ce qu'un enfant de cinq ans aurait compris tout seul. A partir de là chaque paroisse eut sa petite méthode personnelle. Le seul bien qui en résulta, à ma connaissance, fut la suppression du désordre scandaleux qui avait été toléré jusque-là à la Table Sainte. (Je veux dire cette bousculade pour communier dans les premiers selon cette maxime intrinsèquement perverse qui enseigne que le temps c'est de l'Argent.)

Puis nous sommes arrivés au stade où un prêtre lisait toute la messe en français, avec des petites explications, pendant qu'un autre la disait en latin. Souvenez-Vous qu'ils nous ont affirmé : «Quand le prêtre lit, vous n'avez pas le droit de suivre dans vos livres».

Bien sûr, nous avons fini par laisser nos livres tant aimés à la maison. Oh nous savions très bien que nous avons le droit de les utiliser, mais c'était devenu impossible, on s'arrangeait pour que le bruit ne cessât pas une minute. Ils nous tenaient en laisse au moyen du bruit. Le tintamarre de la vie moderne, sa discipline inhumaine, l'abêtissement de l'homme par les coups de marteaux des slogans publicitaires (avec cette supériorité énorme sur la simple publicité que, chez nous, les consommateurs hurlent en chœur sous la baguette du vendeur)... Seigneur, tout cela est notre lot et je Vous le demande très humblement, comment pouvez-Vous le supporter ?... et c'est à deux genoux que je fais mon mea culpa, disant : «moi, je ne peux pas».

Et qu'allons-nous devenir si la Sainte Messe est, pour un certain nombre d'entre nous, une vaste supercherie, une énorme et monstrueuse supercherie, la plus ambiguë de toutes les pieuses supercheries.

Car les motifs sont «de piété». Soit : les catholiques sont très peu instruits de leur religion et ne connaissent pratiquement pas l'Ancien Testament, donc nous allons remédier très simplement à ce lamentable état de fait en leur donnant, à la messe, trois Lectures au lieu de deux et en les étalant sur trois ans au lieu d'un, ainsi ils entendront toute la Bible tous les trois ans et ils deviendront tous de très honorables théologiens. (Et c'était décidé avant le Concile, cela nous fut promis, en chaire, avant le Concile, Carême 62, à la cathédrale de Rabat), juste avant, soit donc à une époque où il était formellement interdit de lancer publiquement des pronostics sur les futures décisions du Concile. Mais nous savons tous aujourd'hui que les hommes d'Eglise ne pratiquent l'Obéissance que lorsque cela les arrange.)

Oui, les motifs sont de piété et celui qui me paraît dominer l'ensemble, c'est : l'œcuménisme ; celui qui désire ardemment travailler à l'Unité des divers christianismes et qui pense, en toute honnête gentillesse, qu'il faut mettre en évidence tout ce qui nous unit, tout ce que nous avons de commun et s'arranger pour oublier ou supprimer ce qui nous divise. Or, tout ce que nous avons de commun avec les protestants est seulement ce qu'ils ont gardé de nous, puisqu'ils sortent de nous. Mais malheureusement ce qui nous différencie ne porte pas sur des bagatelles mais sur des dogmes essentiels. Aucun protestant honnête ne cherche à le nier.

Tout protestant sait que nous avons toujours affirmé : «L'Unité ne peut se faire que par une accélération de vos conversions». Et tous disent, comme moi, qu'ils ne voient pas, pour le moment, d'autre solution possible (sauf ceux qui gardent la naïveté d'espérer que l'Eglise catholique lâchera enfin son arrogant gouvernail pour s'accorder à elle-même le droit de faire naufrage tout en sauvant une multiplicité de radeaux, barques et bouées individuelles).

Mais, chez nous, beaucoup ont cru (semble-t-il) que si nous renoncions à tout ce qui, extérieurement surtout, nous distingue des protestants, ils se sentiraient à l'aise chez nous et nous reviendraient sans même s'en rendre compte. O combien naïve espérance !

Mais c'est nous qui faisons les frais de cette naïveté qui ordonne : A la poubelle... le latin, le grégorien, les signes de croix, l'eau bénite, les genuflexions, les chapelets, les bénédictions, les vêpres, les Saluts du Saint Sacrement, les Chemins de Croix, les Communions solennelles et les processions, les soutanes et les voiles, les statues et les ostensoirs, les prie-dieu et les cierges, les crucifix et les Anges... Que la messe devienne un saint repas, le prêtre un Président... Que la Liturgie de la Parole prenne le pas sur la Liturgie de l'Eucharistie... Que la communion se reçoive debout en toute fierté et dans la main en toute simplicité et surtout, surtout, que les nouveaux textes de la nouvelle messe soient approuvés par des représentants éminents des plus importantes sectes protestantes afin que le même texte puisse servir à eux et à nous.

Et, en effet, il sert déjà à eux et à nous, et qui serait absolument impensable pour le texte immortel dit de saint Pie V et dont nous savons du reste qu'il ne pourra pas être entièrement anéanti. (Et ce n'est pas une autre histoire, c'est la même histoire.)

Apparemment donc, protestants et catholiques disent aujourd'hui la même messe, usant du même livre. Extérieurement c'est la même, puisque nous avons jeté par-dessus bord tout ce qui nous différenciait. Tout... Seigneur, avons-nous vraiment jeté tout ?... Qu'est-ce qui nous empêche alors de la faire cette Unité que Vous-même avez désirée d'un si

grand désir, que Vous-même protégez de tout Votre Amour... Qu'est-ce qui nous empêche ?... Qu'est-ce qui nous sépare ?... Un rien, une bagatelle, un tout petit rien, un mystère invisible, insondable, inexplicable, un mystère muet et qui se dresse au-dessus de la planète, bien visible pour tous et qui est élevé au-dessus de nous tous dans le temps et pour l'Eternité, qui reste là comme impassible, mais immortel : la Très Sainte, Très adorable et Très Puissante Hostie.

Oui, ils ont cru avoir balayé tout ce qui nous séparait, ils ont cru avoir guidé les chrétiens sur le chemin qui conduit à l'Unité et ils sont seulement arrivés devant ce mur, devant cette Puissance indestructible : la Sainte Hostie.

Car, et je le regrette pour eux, mais je dois constater honnêtement, ils n'ont pas d'Hostie, ils n'ont pas de Présence Réelle. Ou plutôt ils l'ont tout juste pour le moment de la communion, oui, ils proclament alors une sorte de présence, mais toute spirituelle et, une fois la communion terminée, il ne reste rien, absolument rien, que, peut-être, quelques petits bouts de pain excédentaires et dont on fera n'importe quoi puisque c'est seulement du pain.

Donc en voulant nous rapprocher d'eux, en voulant leur offrir une apparence plus fraternelle, plus immédiatement compréhensible, nous n'avons fait (sans le vouloir) que renforcer et mettre en vedette l'immensité qui nous sépare et qui est la Sainte Hostie et que nous gardons dans la Sainte Réserve pour les grands malades et les agonisants et aussi pour les bien-portants qui viennent dans la journée adorer leur Sauveur mystérieusement caché.

Quand aux prêtres qui n'y croiraient plus, ils seraient hérétiques et d'autant plus gravement qu'ils feraient semblant de ne pas l'être afin d'entraîner toute la Sainte Eglise dans la débâcle. Ce serait encore une autre forme de naïveté, car, en dernier ressort, le Saint-Esprit commande, et non pas la perversité des hommes.

Et Seigneur je suis obligée d'ajouter que, pour arriver à ce résultat qui est une porte ouverte sur d'autres très graves et scandaleuses ambiguïtés, celles où, de petites tentatives en petits «essais», nous arriverions à autoriser les intercommunions (même si Rome continue de l'interdire et bien sûr Rome continuera), je suis donc obligée d'ajouter que la nouvelle messe (présentée souvent comme étant une simple expérience) multiplie les blessures.

Il semble que, pour compenser le fait que la nouvelle messe n'est plus présentée franchement comme le Sacrifice de la Croix, renouvelé d'une manière non sanglante sur nos saints autels, nous soyons choisis pour être en quelque sorte crucifiés sur nos bancs.

Seigneur, nous Vous offrons ces coups d'épingles, ces coups de poignards, ces coups de marteaux et ces épines, ces railleries et ces mépris, nous Vous offrons, mais nous voulons continuer d'espérer que pareille dérision ne durera pas jusqu'à la fin des temps.

Cependant, pour nous préparer à suivre la célébration de la Sainte Messe, notre nouveau livre nous dit : «LA MESSE EST LE REPAS DU CHRIST, ELLE NE PEUT ETRE QUE LE REPAS D'UNE FAMILLE EN FETE».

Avant même l'arrivée du prêtre on nous assène cet énorme mensonge qui, si nous ne nous révoltons pas, deviendrait tout doucement la nouvelle vérité qui très exactement ferait de nous la dernière venue des sectes protestantes.

Eh oui, si nous continuons dans cette voie nous aurons la surprise de ne même pas dater du XVI^e siècle et nous pourrions tout juste dire que nous datons du II^e Concile Vatican, dans la deuxième moitié de ce siècle vingtième et que nous sommes très exactement et très misérablement la dernière née des sectes protestantes, une secte qui n'a pas encore trouvé de dénomination.

Si cette spectaculaire opération, dont le Tout-Genève rêve depuis plus de 100 ans, réussissait (mais nous savons de source évangélique que cela est impossible, Dieu soit loué dans les siècles des siècles), si donc elle réussissait, le protestantisme serait enfin mort comme leurs propres chefs le désirent. Et Vous savez bien, ô doux Jésus, que protestantiser l'Eglise catholique est la seule méthode qui permettrait de détruire enfin tout protestantisme puisqu'ils n'ont reçu cette dénomination que par rapport à nous, l'Eglise Mère. Du jour où l'Eglise Mère aurait choisi de s'accorder à elle-même le libre examen et donc la pluralité des théologies, elle ne serait plus qu'un chapelet de sectes, rattaché forcément au chapelet né au XVI^e siècle et à celui du XIX^e. Et ce jour-là seulement l'Unité absolue, telle que la rêvent les plus excités des œcuménistes de toute obédience, ce jour-là seulement cette Unité parfaite et définitive serait établie, car le protestantisme n'existerait plus puisqu'il n'aurait pas à se définir par rapport à une Eglise plus ancienne que lui et farouchement monolithique.

Quel malheur, O Jésus, que tant d'hommes éminents et vertueux cherchent à moderniser l'Eglise Première, l'Eglise Apostolique, au point qu'elle puisse risquer de glisser de disputes en schismes ; d'expériences en dialogues ; de pluralismes en recherches ; d'audaces en réformes ; d'illuminisme en visions ; de glisser hélas dans un gouffre dont personne, sauf Vous, ne saurait mesurer la profondeur.

Seigneur si Vous n'envoyez pas l'Esprit-Saint rétablir l'ordre, Votre Eglise ne serait plus qu'une flottille de petits radeaux en perdition sur l'immensité d'un océan tantôt railleur, tantôt indifférent. Mais nous savons que Vous veillez, nous savons que Vous ne nous laisserez jamais périr. Cependant, comme la patience est très rarement notre vertu dominante, j'ose Vous supplier, par cette humble missive, de ne pas trop nous faire attendre...

Vous savez très bien, Seigneur, qu'une certaine musique avec trémoussements et autres fantaisies (légitimes pour une «fête de famille») sont maintenant introduits ici ou là dans nos saintes églises et que ceux qui n'aiment pas cela sont simplement priés de rester chez eux. Mais j'ai quand même la consolation de Vous faire ressouvenir que bien des jeunes (et des moins jeunes aussi) ont osé dominer ces scandales en lançant de vibrants Credo en latin.

Quant à nos attitudes durant la messe il est bien précisé : «assis et debout» alors qu'à genoux est passé sous silence. Les protestants ne s'agenouillent pas et il s'agit de leur ressembler au maximum, pour mieux les embobiner et les ramener en troupeaux entiers vers l'antique Eglise qui prétendrait enregistrer là une victoire sainte !... alors que de leur côté ils font justement le même calcul... Et commence la célébration eucharistique pour laquelle nous avons trois prières d'entrée au choix, mais interdiction formelle, absolue, de dire le Kyrie par trois groupes de trois, honorant triplement ainsi la Sainte Trinité. Trois fois deux seulement sont autorisés, soit «six» qui est un chiffre qui ne veut rien dire et n'est en rien symbolique. Du reste, en plus, presque générale suppression du texte grec qui nous faisait ressouvenir, de temps immémorial, que nous sommes toujours très attachés aux Eglises Orientales et considérons ce schisme avec une très grande douleur

(schisme où, du reste, c'est à nous catholiques de faire notre mea culpa et je me demande combien de siècle de pieux souhaits seront encore nécessaires...)

Donc, depuis qu'on parle avec exaltation de l'œcuménisme, ce pauvre et unique petit texte grec est lui aussi entré dans la Tour de Babel mais pour se reposer. Dans cette Tour nous ne sommes plus, nous les francophones, qu'un petit fragment de l'Eglise dite catholique ou universelle et je ne puis parler qu'au nom de ces seuls peuples et malheureusement toujours pour nous plaindre de la grave désinvolture avec laquelle on nous oblige, depuis plusieurs années, à proférer, clamer, chanter et constamment répéter ces deux mots qui ne sont justement pas français : «Prends pitié». En fait, nous disons donc au Seigneur Tout-Puissant de prendre quelque chose qui aurait nom : «pitié». Où est cette «pitié» que Vous Seigneur ne posséderiez pas puisque nous Vous supplions si fréquemment de la prendre ? Où est-elle ? A qui appartient-elle ? A quoi sert-elle ? Je vais consulter le Petit Larousse car jamais personne ne m'a expliqué où se cachait cette «pitié» et ce que l'on pouvait espérer d'elle.

Mon honnête petit dictionnaire me dit : «La pitié, qui est compassion pour les souffrances d'autrui, est un des plus nobles sentiments qui honorent l'homme».

Ainsi il existe des hommes en possession de cette pitié, puisque le Larousse, incapable de mentir, le dit ; mais nos théologiens craignent visiblement que la Sainte Trinité ne soit pas en possession de ce si noble sentiment et nous intime donc l'ordre de Vous dire, Seigneur : «Va donc chercher cette pitié et prends-là». Et il faut croire qu'elle est difficile à garder, même pour Vous, puisqu'il faut tout le temps Vous faire ressouvenir d'aller la chercher.

Au reste Vous avez dû remarquer que lorsque je suis obligée d'assister à une de ces cérémonies nouvelles, je marmonne tout bas : «Seigneur, ayez pitié de nous».

Je sais que quelques-uns gémiront : que de détails, que de chinoiseries ! Aussi je ne discuterai pas, mais à Vous tout seul, je dirai : Une des marques extérieures de l'Eglise catholique était le vouvoiement et nous y tenions. Nous obliger, sans explications, à le lâcher brusquement pour un tutoiement universel (mais qui n'a pas encore osé atteindre la Très Sainte Vierge Marie, ni les hommes d'Eglise auxquels nous continuons de dire «vous») signifie bien que le but ultime serait de lâcher tout ce qui n'est pas absolument indispensable... Mais... l'atmosphère, le décor, le rythme, le cadre, les gestes sont autant de manifestations de la Foi, ou de rappels, ou de soutiens, ou d'affermissements... Ces nouveaux théologiens ne le savent pas.

J'ai l'air d'avoir voulu fuir ce qu'ils nomment : «la préparation pénitentielle» ; autrement dit le nouveau Confiteor. Car il leur fallait fabriquer un Confiteor, leur propre Confiteor. Pourquoi ?... J'ai vainement creusé ce problème, pour moi il est insoluble, à moins que tout ce bouleversement, en plus du désir d'imiter les protestants, ne soit un jeu grisant. Car nous en sommes arrivés à un point où tous les mobiles sont remis en question.

Le nouveau Confiteor commence ainsi : Je confesse à Dieu Tout-Puissant Je reconnais devant mes frères que j'ai péché en pensée, en parole, par action et par omission.

Jusqu'à-là il ne s'agit que d'une simplification. Mais tout d'un coup, une phrase étonnante est lancée comme une réponse à un contradicteur invisible : «Oui, j'ai vraiment péché».

Qui donc avait protesté contre cette confession pour que prêtres et fidèles soient automatiquement invités à renforcer le tout en disant : MAIS SI, je vous assure que j'ai vraiment péché... Je vous assure que vous vous trompez quand vous me dites tout bas à l'oreille qu'au fond je n'ai peut-être pas tellement péché, que ce n'était pas grand chose, peut-être même... disons... une faiblesse naturelle... C'est ça, voilà le mot qui convient... une faiblesse humainement naturelle... et plus justement encore... un besoin très humain... un réel besoin... enfin quelque chose qui ne fait de mal à personne... Que dites-vous ?... Il faut quand même que je dise : «Oui, j'ai vraiment péché» ?... Est-ce que vous ne voyez pas que nous avons tous l'air ridicules ?

Pour essayer d'y comprendre quelque chose j'eus recours au texte latin, car cette messe possède quand même une version latine bien qu'elle ne serve presque jamais.

De cette confrontation il ne reste qu'une effarante confusion, car le texte latin dit (au lieu de «oui j'ai vraiment péché») : Mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa.

Et chacun peut constater qu'en de nombreuses occasions, les traducteurs francophones se sont amusés à démolir un peu plus la messe en s'arrangeant pour éloigner, déformer, ridiculiser certains textes qui nous auraient trop rappelé notre ancienne messe. Ainsi ont-ils décidé qu'on ne nous entendrait plus jamais dire : C'est ma faute, c'est ma faute c'est ma très grande faute. Non, non, ce style est par trop «catholique», par trop «triomphaliste»...

Seigneur Jésus plus ils s'acharnent contre nos traditions vénérables et lourdes d'échos innombrables, plus ils s'acharnent, plus nous prenons courage pour Vous appeler publiquement au secours.

Du reste, deux autres formules pénitentielles (au choix) permettent de nous débarrasser complètement de ce Confiteor où l'on a quand même la faiblesse d'invoquer la Sainte Vierge Marie, les Anges et les Saints.

On nous a gardé le Gloria mais on nous avait déjà sérieusement peiné, quelques années auparavant, en modifiant la traduction française. (Pour tous renseignements à ce sujet, concernant les autres langues et dialectes, écrire à la Tour de Babel, bureau des traducteurs).

Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.

Quel amour nous avons, Seigneur, pour cet appel chaleureux : «Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté». Comme nous nous sentions désireux, souvenez-Vous, Seigneur, souvenez-Vous, si passionnément désireux de cultiver en nous la moindre parcelle de «bonne volonté» afin que Votre Paix à Vous, celle que Vous avez promise, celle que Vous Seul donnez, que cette Paix ne rencontre pas d'obstacle.

Qui donc s'est mis tout d'un coup à détester cette traduction comme ils détestent un certain nombre de Saints et arriveront à les supprimer ? (Ainsi firent-ils à grand fracas publicitaires et avec l'approbation émue de Messieurs les pasteurs, pour saint Georges. Mais j'ai la joie d'informer mes lecteurs que saint Georges a été rétabli dans ses fonctions cette année, le plus secrètement du monde et sans la moindre explication. Et à titre amical je leur signale aussi qu'un

spécialiste en prénoms nous assura, à la télévision, qu'il n'était pas défendu de prier saint Christophe patron des voyageurs. Ceci nous laisse quelque espoir et du reste nous n'avons pas attendu la permission d'un inconnu sans mandat, pour dire, chaque fois que nous partons en voiture : «Saint Christophe priez pour nous. Notre-Dame, veillez sur nous. Bons Anges Gardiens, guidez-nous».

Seigneur, pardonnez-moi de m'être tellement éloignée de mon propos, qui était de pleurer sur nos défunt(e)s «bonnes volontés». Vous savez bien qu'ils se sont ri de ce qu'ils nommaient «nos soi-disant bonnes volontés», nous affirmant, avec certes des preuves à l'appui, que nos volontés n'avaient aucun pouvoir, que seul l'Amour que Dieu nous porte traduit la pensée incluse dans ce : *Pax hominibus bonæ voluntatis*.

Et nous avons depuis lors : «Gloire à Dieu au plus haut des Cieux et Paix sur la terre aux hommes qu'Il aime».

Comme nous nous sommes déshabitués de suivre dans nos missels, je me demande s'il ne serait pas instructif de choisir ces deux lignes comme test. Car on peut orthographier : «aux hommes qu'Il aime» différemment et choisir : «aux hommes qui L'aiment».

Il me semblerait même plus légitime de promettre la Paix aux hommes qui aiment le Seigneur plutôt qu'à ceux qui sont aimés de Lui. Et ceci pour plusieurs raisons. La première, que le Seigneur aimant tous les hommes qui sont tous ses enfants, le début de cet hymne devient alors d'une banalité immense. La deuxième, qu'il paraît plus évangélique de promettre la Paix du Seigneur, qui surpasse tout bien connu, à ceux qui s'efforcent d'aimer Dieu. La troisième, qu'il est bien évident que beaucoup d'hommes ne possédant pas (ou pas encore) cette Paix intérieure, la logique voudrait donc que ceux-là ne fussent pas aimés de Dieu et que Dieu fût le seul coupable.

Puis nous entrons dans la Liturgie dite de la Parole. Nous nous asseyons pour subir les deux premières Lectures, coupées d'un Psaume à refrain, et qui sont de l'Ancien Testament et des Epîtres.

Là, Seigneur, je dois continuer d'être honnête pour avouer qu'en additionnant ceux qui n'écoutent pas, ceux qui ne comprennent rien et ceux qui comprennent de travers, Vous avez vidé l'église.

Pour nous amadouer, ces Lectures sont fréquemment confiées à des laïcs auxquels personne n'apprit à bien articuler. Nous avons d'abord un monsieur, puis parfois une jeune fille dont la tenue vestimentaire doit faire pleurer tous les Anges et tous les Saints. Seigneur, est-il vrai qu'on ne leur a jamais dit, à ces pauvres petites, que Vous aviez Vous-même fait annoncer, en 1917, par les enfants de Fatima, qu'il viendrait une mode qui Vous offenserait beaucoup. Et, depuis 1917, quelqu'un s'acharne à la rendre de plus en plus insensée.

Quant aux voix de ces demoiselles elles ne sont jamais radiophoniques. Et, puisque c'est si rare une voix de femme agréable à entendre, la sagesse voudrait que les messieurs y renonçassent, mais hélas, outre le désir de flatter les protestants dont nous trouvons tant d'exemples, celui de flatter l'ambition féministe est une autre forme du goût qu'ont nos contemporains pour camoufler la décadence en progrès.

Après le Saint Evangile, l'homélie, le Credo, la Prière universelle, on ne nous offre plus généralement qu'une miniaturisation du Sacrifice proprement dit.

Et Vous savez bien, Seigneur, que je ne peux pas parler de leur nouveau style de sermons, c'est une salade russe où le socialisme et la justice; le sous-développement et le Progrès ; le bonheur pour tout de suite et la science immortelle ; le Gouvernement mondial et l'O.N.U. ; la F.A.O. et le super-impôt ; la sagesse des jeunes et la suprême sainteté réfugiée aux Indes ; la gloire de mai 68 et le limogeage des vieux fossiles ; le capitalisme et la justice sociale ; le syndicalisme et la lutte des classes entreprennent de nous donner un avant-goût de danse macabre.

Le sermon ne doit jamais commencer par un signe de croix ni se terminer par ce même signe.

Du reste, ce geste, hautement catholique et profondément vénérable, réconfortant et sanctifiant, ce geste est pourchassé partout et, en fait, nous sommes invités à l'oublier *rapido presto* toujours pour plaire à Messieurs les pasteurs qui, paraît-il, l'ont en horreur.

Mais, comme le proclamait saint Justin (mort martyr en 163) : «**POUVOIR DIRE LA VERITE ET SE TAIRE, C'EST MÉRITER LA COLÈRE DE DIEU**».

Votre colère, Seigneur, je la crains, et surtout parce qu'elle me prouverait que je vous ai offensé gravement, tandis que la colère des hommes, j'en ris, car je sais qu'il s'en trouvera toujours pour m'assurer que je suis incapable de comprendre les beautés postconciliaires et que je ferais donc mieux de me taire.

Pour mettre la Vérité en pleine lumière, je fais appel à Votre grand ami le prêtre Tertullien qui, ordonné en 197, avait le droit d'affirmer : «Je suis l'héritier des Apôtres». Et cet héritier, qui veut transmettre l'héritage ; et sait qu'il se transmettra d'âge en âge, jusqu'à la fin des temps, décrit notre signe de croix : «Dans toutes nos démarches et nos actions, en entrant, en sortant, en nous chaussant, en nous asseyant, aux bains, à table, aux flambeaux, au lit, quoi que nous fassions, nous imprimons le signe de la croix sur nos fronts».

Alors, par le truchement de cette lettre ouverte à Jésus de Nazareth, je vous dis, à vous tous qui êtes encore catholiques, ou presque catholiques, qu'attendez-vous ?... qu'attendez-vous pour le remettre en honneur ce signe de notre christianisme, ce signe visible qui fait peur à tout l'Enfer, nous protège, nous console et nous permet d'affirmer publiquement sans inutile bruit de paroles, notre appartenance à l'Eglise une, Sainte, Catholique et Apostolique.

Notre Credo, qu'il est maintenant si rare de recevoir la permission de chanter tous en chœur en latin (et attention, les jeunes ne l'apprennent pas plus que les autres chants qui permettaient à des millions de chrétiens de proclamer leur Unité visible lors des grands pèlerinages), notre Credo donc, n'a subi qu'une modification, du moins dans la section francophone de notre Eglise devenue pitoyablement dialectale. On nous oblige à dire : «de même nature que le Père», au lieu

de «consubstantiel au Père». Chacun sait pourtant que cette modification remet en honneur une pensée déclarée hérétique et pour laquelle beaucoup ont souffert et lutté. Mais on nous explique, Seigneur, que le peuple ne saisissant pas la différence, il vaut mieux lui proposer le texte le plus simple. Jusqu'à présent j'avais cru que les hommes d'Eglise étaient choisis par Vous, Seigneur, pour protéger Votre Sainte Epouse contre toutes les déformations, erreurs, inventions et oublis qui pourraient la défigurer !... Aujourd'hui il semble que ces messieurs souhaitent surtout nous amener à une sorte de sentimentale philanthropie, socialo-démocrato-progressiste.

On dirait même que, pour eux, tout ce qui parlait à l'âme et au cœur par l'intermédiaire des sens (pour la simple raison que nous ne sommes pas de purs esprits) tout cela leur apparaît comme une réelle pollution de l'Evangile. C'est pourquoi il faut aller chez les antiquaires ainsi qu'au fond des mares et des mers, si nous voulons récupérer ce qui fit la joie de nos yeux.

Et voilà que nous entrons dans la Liturgie dite de l'Eucharistie, dénomination destinée à cacher ce que fut le «Saint Sacrifice de la Messe», à le cacher dans un des musées du Vatican, qui ne serait ouvert qu'aux historiens de l'an 4 000.

Quant aux chroniqueurs de l'an 1972, je sais qu'ils sont à plaindre et je dépose leurs lamentations à vos pieds, Seigneur.

Les nouveaux missels, vendus au peuple, trichent un petit peu.

Il faudrait en posséder toutes les différentes éditions pour comparer avec le texte latin. Mais rien que le fait que cette idée puisse nous sembler utile, réveille le scandale dont nos âmes sont saturées. Seigneur, nous avons envie de crier : assez de comédies... et même de crier aussi : Est-il vrai que certains missels ont supprimé carrément la prière eucharistique n° 1, dite «Canon romain» pour ne garder que les trois suivantes qui seules seraient conformes à la protestantisation de notre messe ?

Mais avant d'arriver au canon, je suis obligée de constater que mon propre livre ne me donne pas le texte récité à voix basse par le prêtre, au moment où il verse le vin et un peu d'eau dans le calice. Et d'abord, pourquoi «à voix basse» puisque toute la messe passe par plusieurs micros qui ne nous laissent pas un instant de paix. Alors, pourquoi à voix basse ces mots, que je n'ai même pas le droit de lire dans mon livre puisqu'ils n'y sont pas : «Comme cette eau se mêle au vin pour le Sacrement de l'Alliance, puissions-nous être unis à la divinité de Celui qui a pris notre humanité».

De même, quelques instants après, quand le prêtre se lave les mains au côté de l'autel, il dit tout bas : «Lave-moi de mes fautes, Seigneur, purifie-moi de mon péché».

Ce texte n'est pas non plus dans mon livre, dans le livre du peuple, comme si nous, le pauvre peuple, nous n'avions pas le droit de connaître certaines paroles du prêtre. Et pourquoi pas le droit ? Autrefois la messe se disait à voix basse mais TOUT était dans nos livres.

Mais cette préparation des offrandes du pain et du vin modifie profondément l'antique esprit de nos textes saints. A mes yeux, Seigneur, rien n'est plus vulgaire et plus ridicule que ce

Tu es béni Dieu de l'Univers

Toi qui nous donnes ce pain, fruit de la terre et du travail des hommes

Toi qui nous donnes ce vin fruit de la terre et du travail des hommes.

Jamais je ne m'habituerai, Seigneur, à entendre claironner ce : «fruit du travail des hommes» car c'est comme si nous Vous disions : attention, n'oublie pas que Tu n'as su faire que la graine et que c'est nous qui avons accompli le plus dur, nous les cultivateurs, nous les minotiers, nous les boulangers et nous les viticulteurs ; car enfin, il serait temps que Toi, Seigneur, Tu reconnasses enfin que, sans le travail des hommes, la terre serait soit un lieu de désolation soit un lieu terrifiant.

Cette arrogance éclaire la pensée profonde de tous ceux qui ont voulu modifier la messe ainsi que l'enseignement catholique. Délibérément ils nous poussent vers le gouffre d'une religion de l'Homme.

Car enfin mille galaxies séparent cette offrande à Dieu de celle que nous lui disions en tout amour, humilité, confiance et foi profonde. Entre le «fruit du travail des hommes», hautement claironné et notre : «Recevez, ô Père Saint, Dieu Tout-Puissant et Eternel, cette Hostie sans tâche ; que je Vous offre, moi, votre indigne serviteur, à Vous qui êtes mon Dieu vivant et vrai, pour mes innombrables péchés, offenses et négligences, pour tous les assistants et pour tous les chrétiens vivants et morts ; afin qu'elle profite à mon salut et au leur pour la vie éternelle».

Et la prière à la Sainte Trinité ?... Allons donc la relire dans votre ancien livre de messe et dites-moi après cela si nous ne sommes pas tombés dans la plus extrême et pitoyable puérité.

L'offertoire qui était la bête noire de Luther (une de ses bêtes noires, devrais-je dire) ayant été massacré, se termine ainsi : «Prions ensemble au moment d'offrir le sacrifice de toute l'Eglise».

A quoi le peuple répond : «Pour la Gloire de Dieu et le salut du monde».

Et pourtant, nos modernes fabricants de textes liturgiques ont gardé, mais seulement dans la version latine, la fautive réponse : *suscipiat Dominus sacrificium* etc., que nous savions par cœur et que nous n'aurions pas reconnue dans le bref condensé ci-dessus.

Dans l'ensemble on peut vraiment dire qu'on nous a fabriqué une messe *ad usum delphini*. Et d'autant plus que les ecclésiastiques choisissent surtout la plus courte des quatre prières eucharistiques, ce qu'il est légitime de nommer : la mini-messe.

Mais, mini ou maxi, ce qui déchire nos cœurs en petits morceaux c'est la nouvelle manière de consacrer le pain et le vin, ce que mon nouveau missel nomme froidement : «Récit de l'institution».

Cet aveu que, pour eux, la consécration est un «RÉCIT» se concrétise dans l'intonation donnée aux paroles saintes de ce moment très saint du Sacrifice de la Messe. Que le prêtre sacrificateur soit seul à l'autel, ou qu'il soit entouré de nombreux concélébrants, tous, toujours et partout, ânonnent à haute voix sur un ton volontairement uniforme les paroles

où, avant qu'on nous imposât ces nouveaux textes, nous avons toujours su et vu, et entendu que le prêtre sacrificateur, au moment où il allait prononcer les mots : «Ceci est mon corps»... puis «Ceci est mon sang»... gardait un instant de silence et prononçait ces mots redoutables et adorables comme étant un autre Christ. Pour s'effacer lui-même, il articulait lentement, sur un ton très bas, avec un silence entre chaque mot, tout à fait comme s'il n'était que l'écho, que le représentant de Celui qui s'offrit pour nous et désire continuer de s'offrir sur nos autels par ce mystérieux sacrifice qui nous plongeait tous dans une profonde adoration.

Depuis que la nouvelle messe nous est imposée, pourquoi les officiants veillent-ils si attentivement et consciencieusement à réciter toute l'institution de l'Eucharistie, qui commence par ces mots : «Au moment d'être livré» etc., sur un ton uni et sans la moindre petite pause entre le récit et Votre Parole, ô Jésus de Nazareth, Votre Parole qu'ils reprennent pourtant à la première personne du singulier. Seigneur, quand ils disent : «Ceci est MON corps», de quel corps parlent-ils, puisqu'ils s'expriment exactement comme s'ils répétaient une historiette à laquelle il ne faudrait pas donner une importance exagérée, une historiette qui serait, pour les esprits simplistes, teintée d'une sorte de magie orientale ; une historiette qu'il ne faudrait pas prendre au pied de la lettre ; une historiette qui ne serait que le récit et l'image d'un repas ; une historiette qui ne veut retenir que la gentillesse d'un repas fraternel...

Seigneur Jésus, voudriez-Vous nous faire savoir qui a donné l'ordre que la consécration du pain et du vin ne fût plus qu'un récit ? Qui fut donc assez puissant pour imposer du jour au lendemain, à l'immense majorité du clergé, ce changement radical extraordinairement troublant et même révoltant ?

Car enfin une deuxième question se pose, et Vous savez bien Seigneur que nous nous la posons souvent : cette façon nouvelle de dire la messe a-t-elle Votre approbation ; en d'autres termes, acceptez-Vous, Seigneur, de Vous donner par ce pain et ce vin, acceptez-Vous, même s'ils ont l'intention formelle de ne plus faire ce que fit toujours la Sainte Eglise, mais de ne Vous demander qu'une présence spirituelle et passagère ?...

Car, à peine les paroles de la consécration prononcées, le peuple recommence à pousser des acclamations dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles sont déplacées.

Au lieu d'offrir immédiatement à Dieu Notre Père, l'Hostie Sainte et le Calice du Salut, on nous fait de nouveau pousser des cris bien étranges. Et non seulement ils sont étranges mais ils sont trois, au choix... Sainte Pagaille, toute récente Patronne, me paraît beaucoup plus puissante que saint Nicolas, saint Janvier, saint Georges et saint Christophe réunis.

Pourtant, Seigneur, Vous êtes là, Vous êtes venu, Vous Vous sacrifiez à nouveau (mais de cette façon non sanglante) et, votre peuple, au lieu d'adorer en silence, Votre peuple s'écrie (entre autres) : «Nous attendons ta venue dans la Gloire» ou «Nous attendons que tu viennes» ou plus simplement : «Viens Seigneur Jésus».

Toutes acclamations qui tendent à nous faire comprendre que cette Hostie sainte que nous avons accoutumé d'adorer depuis plus de dix-neuf siècles, cette Hostie sainte ne doit plus être considérée comme Votre Présence tout à fait réelle. Et pour nous ôter cette Foi, on espère qu'à force de nous faire crier, immédiatement après la consécration, de nous faire crier : «Viens, Seigneur, nous t'attendons», nos esprits, nos cœurs, nos âmes, finiront par comprendre que la Sainte Hostie n'est qu'une nourriture spirituelle et que nous pourrions prochainement inviter à ce repas, qui nous vaudrons, en toute affectueuse fraternité. Nous comprendrions aussi qu'il n'est pas raisonnable d'entourer ces réserves d'hosties d'un culte d'adoration vraiment ostentatoire et que même le fait de constituer des réserves pourra disparaître de nos mœurs et nous rapprocher donc des coutumes protestantes. Irons-nous jusqu'à fermer nos églises en dehors des heures de culte puisqu'elles ne garderaient plus Votre Sainte Présence eucharistique ? Nous dira-t-on d'aller prier ailleurs afin de mieux détruire la Foi en cette mince rondelle de pain azyme qui nous sépare et nous désigne et nous différencie ?...

Vous qui êtes venu apporter la Paix, êtes aussi venu apporter le Glaive. En ce jour d'hui, le Glaive est plus particulièrement représenté par nos millions d'hosties si fragiles et si minces. Et quand je dis «millions» je prouve que je ne sais pas compter, car toutes celles qui furent s'ajoutent à toutes celles qui sont et toutes celles qui seront, jusqu'à la Fin des Temps ; s'ajoutent et se superposent, apparemment silencieuses et impuissantes mais en réalité devenues encore plus parlantes et plus visibles et plus intransigeantes, prouvant que tout ce que notre Eglise sainte a lâché pour nous rapprocher de la nudité protestante, tout cela ne fait que mettre en vedette l'obstacle des obstacles, celui auquel il est devenu impossible de dire : quand ils adopteront nos coutumes extérieures nous pourrions redevenir tout à fait frères et l'Unité se manifesterait.

Et voilà, Seigneur, que tout ce qui nous a été arraché sous l'accusation de : pratiques superstitieuses, puérides, idolâtres et vaines,... tout cela n'aboutit qu'à faire dire à nos Saintes Hosties : «Halte-là».

Eh oui, messieurs les fabricants d'unité factice, la Présence de Jésus de Nazareth en corps, âme et divinité nous invite à ce qui fut, pendant dix-neuf siècles, la seule solution possible : à la conversion. Vous ne nous invitez ni à l'ambiguïté, ni à la pluralité, ni à la libre invention..., n'avez-Vous pas dit : «Que votre oui soit oui, que votre non soit non»... ?

Aujourd'hui, puisqu'on nous impose des textes auxquels de toute notre Foi nous répondons : «Non» ; puisqu'il devient impossible de trouver un homme d'Eglise qui veuille prendre ce refus en considération ; puisque pratiquement nous ne sommes plus que des moutons sans cervelle, ou peut-être des cobayes sans valeur, je viens ici, avec des millions d'amis inconnus Vous supplier, Seigneur, de nous écouter et de nous sauver de cette désolation.

Vous avez Vous-même souffert par ceux qui Vous espéraient et qui auraient dû Vous recevoir en toute humilité ; il n'est donc pas étonnant que nous ayons parfois à souffrir de la main de ceux qui furent choisis pour nous conduire vers Vous. De tout cœur nous essayons d'offrir, sans trop murmurer, d'offrir ces attaques, retournements, bouleversements et autres saintes pagailles ; de tout cœur, et en toute Confiance car nous savons bien que rien n'arrive sans Votre permission.

Et voilà Seigneur que je n'ai pas écouté la suite de la messe car un bruit de parole ininterrompu finit par fermer les

oreilles pour permettre à l'esprit de s'envoler où il lui plaît (malheureusement il ne s'envole pas toujours dans une bonne direction). Et voilà que mes rêveries inutiles sont interrompues par une invitation du prêtre qui, élevant la Sainte Hostie, s'écrie avec force : «Heureux les invités au repas du Seigneur».

Chaque fois j'ai envie de partir et de... ne plus revenir... (Vous le savez bien Vous qui savez tout, donc je puis Vous l'écrire). Cette invitation à communier, cette invitation qui prend la forme d'une acclamation, que veut-elle réellement dire : Qui est invité ? Et pourquoi ceux qui sont dehors ne seraient-ils pas invités ?... Comment savons-nous que nous sommes invités ?... Comment savons-nous que nous ne sommes pas seulement des audacieux ? A quelles conditions les autres pourraient-ils être invités ? Et pourquoi n'en sont-ils pas informés ?

En plus, voilà qu'il est à nouveau question d'un «Repas». Cette messe qui se célèbre devant une table nue, cette messe d'où le crucifix est absent ; cette messe où le prêtre tourne le dos à ce qui fut l'autel et donc (quand il n'a pas été déplacé) au tabernacle ; cette messe a bien pris l'allure d'un repas communautaire. D'autant plus que deux prières que nous avions tant aimées sont elles aussi récitées à voix basse par le prêtre et pratiquement inconnues du peuple :

«Que cette communion à ton corps et à ton sang n'entraîne pour moi ni jugement ni condamnation».

«Que je demeure fidèle à tes commandements et que jamais je ne sois séparé de toi».

Jamais, jamais, jamais, répétons-nous autrefois, de toutes nos forces invisibles, en montant à la Sainte Table...

Seigneur, je sais bien que la messe est aussi un repas. Mais, pendant des siècles et des siècles, elle fut d'abord un sacrifice où la Victime, Vous-même Seigneur, la Victime nous était offerte en nourriture, à certaines conditions. On ne nous invitait pas comme si nous étions seulement vos amis, car nous étions beaucoup plus certainement des mendiants. On ne nous disait pas, approchez-vous, debout, comme des invités adultes, ne dites qu'une seule fois que vous n'êtes pas digne (si vous le disiez trois fois cela pourrait vous déprimer), montez en chantant un refrain fracassant et dont la puissance domine, écrase, détruit toute pensée personnelle (vous n'êtes pas des «personnes», vous êtes un agglomérat d'invités).

Tenez-vous debout comme des adultes conscients et organisés. Chassez de votre esprit toutes ces génuflexions, agenouillements, yeux baissés et mains cachées sous la nappe..., éloignez de votre esprit ces souvenirs d'une époque absolument révolue et tendez la main pour recevoir le Corps du Christ afin de vous communier vous-même. Jeunes et vieux, petits enfants joueurs, vieillards tremblotants, mains propres et mains sales, peu importe et ne murmurez pas : «Que le Corps du Christ garde mon âme pour la vie éternelle». Surtout ne vous agenouillez pas et ne nous faites pas perdre un temps précieux en plongeant dans une génuflexion démodée... Oubliez, oubliez, nous sommes entrés dans une ère nouvelle où il suffit de répondre sèchement «Amen» à quelqu'un (prêtre ou laïque peu importe, ou même agui-chante starlette) qui distribue des petites rondelles blanches (quand ce ne sont pas des petites galettes croustillantes et bien beurrées) en disant non moins sèchement : «Le Corps du Christ».

Car on ne nous dit plus : «Que le Corps du Christ garde votre âme pour la vie éternelle». Non, seul le prêtre a le droit de dire cette prière, tout bas, et pour lui seul.

Jésus, s'il Vous plaît, les raisons de tout cela ? Donnez-moi de comprendre les raisons de tout cela. Pour beaucoup d'entre nous c'est un tissu d'absurdités, une manifestation du goût excessif qu'auraient les hommes (je veux dire les mâles) pour le jeu et pour la nouveauté. (Et j'accepte d'être accusée, avec mes sœurs, d'un goût instinctif pour la sécurité et la tradition.)

Mais, Seigneur, j'ai tout de même le droit de demander : Où allons-nous ?...

J'en ai d'autant plus le droit que le pape actuellement régnant se plaignait à l'occasion de la Fête des Saints Apôtres Pierre et Paul, se plaignait, devant le monde entier, de l'état actuel de l'Eglise disant : «Dans l'Eglise également règne cet état d'incertitude. On croyait qu'après le Concile, le soleil aurait brillé sur l'histoire de l'Eglise. Mais au lieu de soleil, nous avons eu les nuages, la tempête, les ténèbres, la recherche, l'incertitude. Nous prêchons l'œcuménisme, et nous nous séparons toujours davantage les uns des autres...»

Ce diagnostic, ô Jésus, me paraît de la plus haute gravité. Si nous additionnons tous les abandons destinés à nous rapprocher des protestants, à les imiter suffisamment pour qu'ils n'aient plus peur de nous, nous constatons, Paul VI dixit, que toute cette protestantisation n'a servi qu'à nous éloigner les uns des autres. Quelle misère ! O Jésus, il est temps, vraiment grand temps que Vous preniez Votre Eglise dans Vos Mains Saintes et Vénérables (encore deux adjectifs qu'on a rayé de nos messes à la consécration), Votre Eglise et tous les hommes d'Eglise qui la servent et la gouvernent et qui se sentent dépassés par les événements, prenez-les Seigneur dans Vos Mains Saintes et Vénérables, afin qu'ils soient réconfortés et guidés.

Que de prières angoissées montent vers Vous en ces jours où tout chancelle ! Et pourtant, les prières officielles, celles qu'on nous impose ont plutôt une apparence de fierté.

Quand l'officiant Vous prie c'est en ces termes : «Rappelle-toi tous les hommes qui te cherchent avec droiture».

Et quand il pense à nos défunts, c'est aussi en désignant ceux dont la «droiture» Vous serait connue.

O Jésus !... Pleurer, on ne peut que pleurer. Car cela voudrait dire que Vous ne pouvez Vous intéresser qu'à ceux qui n'ont jamais menti, jamais triché, jamais calculé.

Mais les autres, Seigneur, les autres, morts et vivants, serait-ce que nos nouveaux théologiens savent que Vous les repoussez, que Vous ne voulez pas entendre parler d'eux ?...

Les autres, Seigneur, les autres, ceux qui sont faibles, lâches et hypocrites, ceux qui mentent, qui trichent, qui volent, qui calomnient ; ceux qui font semblant d'être «droits» et qui, au-dedans, sont tout tordus ; ceux qui font semblant d'aimer et qui ne sont qu'avarice et cruauté ; ceux qui se parent des plumes du paon, ceux qui se drapent de vertus imaginaires, ceux qui se moquent de ce qu'ils enseignent, ceux qui détruisent pour voler la gloire de reconstruire, ceux qui scandalisent et ne font qu'en rire, ceux qui ont peur des moqueries, peur des puissants, peur de souffrir, peur de mourir, si peur, si peur qu'ils trichent à tout instant... Pour tous ceux-là, Seigneur, la nouvelle Liturgie ne daigne pas Vous prier.

Mais elle Vous prie debout, la nouvelle Liturgie ; debout, bien droits, bien fiers, bien convaincus que la sincérité est

devenue la vertu primordiale des chrétiens nouvelle vague.

Car c'est avec droiture et sincérité qu'ils brûlent les catéchismes, bradent les objets de piété, marient, démarient, remarient, et bénissent les inversions ; ferment les églises à moins que Mahomet n'accepte de les transformer pour la plus grande Gloire d'Allah, le Dieu Sans Fils. C'est avec droiture et sincérité qu'ils proclament, de haut-parleurs en haut-parleurs : Peuple de Dieu (car ils nous appellent maintenant «Peuple de Dieu», ne voulant plus de ce nom de «catholique» qui serait accusé d'un péché tout neuf, «le triomphalisme»... alors ils nous nomment «Peuple de Dieu», ce qui ne veut rien dire puisque tous les hommes sont le Peuple de Dieu. Et nous, messieurs, nous sommes catholiques ce qui veut dire chrétiens et pas n'importe quels chrétiens, mais chrétiens fidèles au Siècle de Simon-Pierre, comme chacun sait). Enfin bref, ils proclament :

Peuple de Dieu, renoncez à l'ancienne messe et quand un vieux prêtre la dit encore, ne nous faites pas l'injure d'y assister car cette messe n'est tolérable que pour ceux qui parlent le latin comme leur langue maternelle... ce n'est pas votre cas ?... alors soyez honnête et comprenez que cette messe-là n'est pas pour vous.

Peuple de Dieu, renoncez au latin, car cette langue a toujours fait de la peine à nos bien-aimés frères de la Réforme qui l'ont sagement interdite quatre siècles avant nous. Voyez comme nous sommes vieux jeu et timorés et que le rouge de la honte vous couvre de confusion jusqu'à ce que vous ayez fini de balayer tout ce fratas, tout ce carnaval, toute cette idolâtrie, toutes ces pitoyables superstitions.

Peuple de Dieu, crient ceux qui se croient «l'Eglise» et qui ne sont, en vérité, que les Hommes d'Eglise, les Hommes qui ont promis d'être les serviteurs de la Sainte Eglise... Peuple de Dieu, crient-ils aujourd'hui, ces hommes-là, renoncez au catéchisme tel qu'il vous fut enseigné depuis le Concile de Trente, car ce Concile fut tout orienté vers la réfutation des propositions luthériennes et calvinistes, mais, depuis quelques années, un autre Concile a parlé et beaucoup pensent que Luther se serait trouvé dans son élément à Vatican II... Donc, brûlez tous les anciens catéchismes, qu'ils ne risquent pas de tomber entre des mains perverses, ou, plus grave, entre des mains naïves.

Femmes, puisque vous réclamez tant et tant votre promotion sociale, prenez en charge tous les enfants du catéchisme, inspirez-vous de nos dernières directives pédagogiques, renoncez au «par coeur», mais dialoguez avec ces chers petits, écoutez avec ferveur ce qu'ils peuvent vous enseigner. N'oubliez pas que pour pouvoir être admis à la communion, ils doivent aussi connaître l'ensemble des problèmes sexuels. Ceci est de la plus haute importance.

Peuple de Dieu, renoncez au chapelet ; cette prière est tout simplement ridicule et vaine. N'oubliez pas que nos bien-aimés frères de la Réforme, non seulement ne connaissent pas le chapelet, mais encore ne savent pas l'Ave Maria et ne prient jamais cette femme qu'ils nous accusent d'avoir déifiée. Sachez que nous avons offert, pour toutes les traductions évangéliques dites œcuméniques, que nous catholiques avons donc offert de renoncer à traduire «parthenos» par «vierge», en employant le terme plus vague de «jeune fille», si bien que ceux qui croient à la Virginité de Marie et ceux qui n'y croient pas pourront lire le même texte avec la conviction de découvrir la même pensée. N'oubliez pas non plus que nombre de nos frères séparés enseignent que Jésus n'est que le fils aîné de Marie, balayant ainsi ces histoires de Virginité, d'Incarnation, de Marie, Mère de Dieu, etc.

Peuple de Dieu tu dois désirer avant tout et par-dessus tout que tous les hommes se retrouvent, se connaissent, s'aiment et s'accordent en une sainte et généreuse fraternité. A toi, Peuple de Dieu, de veiller à ne pas froisser et repousser ceux qui sont peut-être meilleurs chrétiens que toi. Car enfin qui te donne le droit de te croire L'Unique véritable Eglise du Christ ? Que ton sens de l'Unité ne tourne pas en péché de triomphalisme, qui est parmi les plus détestables des péchés antisociaux, et que ton sens de l'Unité te pousse à recevoir tous les autres à égalité.

Peuple de Dieu, renonce à considérer le pape comme le Représentant de Dieu sur la terre, renonce à toutes ces pieuses et ridicules exagérations. Ne vois en lui que l'évêque de Rome qui aurait une primauté toute superficielle et décorative. Du reste, tu vois bien qu'aujourd'hui plus personne ne lui obéit.

Peuple de Dieu, renonce à tes autels. Arrache-les, détruis-les, qu'une simple et pauvre table les remplace afin que nous puissions célébrer à haute voix, face à toi, afin même que tu puisses participer de plus en plus à l'Eucharistie. Tu es un peuple sacerdotal, prends l'habitude de te conduire comme tel et petit à petit le prêtre ne sera même plus nécessaire pour consacrer le pain et le vin et le distribuer ensuite. Car c'est un repas et tu y es invité et personne ne peut t'empêcher d'élever la voix afin d'aboutir à une véritable Union. Rappelle-toi, rappelle-toi, il suffit de persévérer dans une certaine voie inhabituelle et même défendue pour obtenir un édit de tolérance en attendant que tous les peuples suivent et imposent ainsi leurs préférences.

Peuple de Dieu, rappelle-toi toujours ceci : que seule la messe de saint Pie V ne saurait plus jamais être tolérée, mais tout le reste, tout ce qui n'est pas encore entré dans les mœurs peut y arriver aisément avec de la persévérance. Devant Rome tout est seulement question de persévérance.

O Jésus, Vous savez bien que je n'exagère pas, que même je reste en deçà de ce bouleversement où les plus invraisemblables expériences continuent d'être tentées. Et c'est ce que Notre Saint Père le Pape nomme : «nuages, tempête, ténèbres, recherche et incertitude».

L'Eglise qu'il a pour mission de garder pure, sainte et immaculée, car elle est Votre Epouse et c'est pour elle que Vous avez été crucifié, cette Eglise cherche sa Foi à tâtons dans les ténèbres, elle regarde vers le Ciel avec incertitude, car le Ciel d'aujourd'hui est pour elle caché derrière un lourd amas de nuages noirs qui déversent régulièrement des montagnes d'eau et de grêle dans un tonnerre d'Apocalypse.

Et oui, Seigneur, Votre Sainte Eglise semble ne plus avoir de boussole, ne plus connaître les étoiles et renoncer à tenir le gouvernail qui flotte à tout vent de doctrine.

On ne veut plus entendre parler de péché, il paraît que ce serait mauvais pour nos chères petites santés. On rejette parmi les fables la notion de péché originel. On transforme le baptême en simple carte d'adhésion au parti chrétien et, par voie de conséquence, on ne veut l'accorder qu'à l'âge adulte. On espère pouvoir bientôt faire un feu de joie avec les confessionnaux et des robes d'apparat avec les ornements sacerdotaux.

En bref on espère, Seigneur, que tout ce qui fut accompli par les différentes sectes de la Réforme, il y a quatre siècles, pénètre maintenant chez nous pour nous entraîner dans ce tourbillon où chacun pêchera son petit poisson.

Et pour mieux nous détacher de ce qui fut notre piété, on nous en casse le cadre en mille morceaux et on en étouffe l'esprit par le vacarme, par les slogans qu'on nous incite à répéter jusqu'à l'abrutissement, par le matraquage des cerceaux à coups de versets bibliques.

Ils ont prétendu, Seigneur, que le cadre n'était qu'un formalisme dont nous nous contentions hypocritement. Nous étions, paraît-il, ces paresseux, ces lâches, ces sépulcres blanchis que Vous aviez poursuivis et dénoncés. Nous aurions été, Seigneur, de ceux qui mettent leur confiance dans le poisson du vendredi, le chapelet du samedi, la messe du dimanche, le rameau béni, l'image du Sacré-Cœur, le rosaire du 15 août, la procession de la Fête-Dieu, l'eau de Lourdes, la statuette qui pleura et les médailles bénites gardant les quatre horizons. Forts de ces protections savamment dosées, multipliées et réparties tout le long des années, nous nous acheminions vers la mort en toute sécurité. Et la sécurité était savamment renforcée par la présence sécurisante du Purgatoire. Certes, Seigneur, aucun d'entre nous n'avait l'audace de penser entrer directement en Paradis. Mais voilà qu'aujourd'hui on ne parle plus de l'Enfer ni du Purgatoire, on agit comme si plus personne n'y croyait. Pourtant on nous reproche d'avoir pratiqué une religion tout extérieure et superstitieuse.

C'est si facile de critiquer ce que Dieu seul est en droit de juger. Ce cadre, n'aurions-nous plus la permission de dire qu'il nous était utile, qu'il permettait au feu de toujours couvrir sous la cendre et donc d'être à tout instant rallumé ? A qui Seigneur si ce n'est à Vous seul, pourrions-nous aujourd'hui expliquer ces choses et lancer ces petites lamentations ? Vous seul êtes capable de comprendre, Vous seul êtes capable de répondre.

Car il s'agit d'une guerre et Vous tenez un certain Glaive. Ils nous font la guerre, très exactement. Ils nous pourchassent et veulent détruire jusqu'au souvenir de tout ce qui nous était familier. De ce catholicisme ils rejettent tout, sous prétexte de laisser place à l'essentiel sur lequel du reste ils ne sont pas du tout d'accord. Pour les uns c'est la Justice, pour les autres le Progrès, pour beaucoup la Paix universelle et pour tous la Liberté.

Mais sur la terre il n'y aura jamais rien de définitif. Aussi on nous disait seulement de rechercher la sainteté et chacun admettait qu'il y avait plusieurs façons de la rechercher et que jamais elle n'était trouvée, ce qui justement rendait l'entreprise merveilleuse. La mort seule permettait de recevoir la réponse du Ciel qui penchait toujours vers la générosité. Et nous avions quand même des saints bien que nous fussions généralement incapables de les reconnaître nous-mêmes, de leur vivant. Et puisque nous avions des saints, n'était-ce pas une preuve que Votre Eglise recevait les Grâces promises par Vos Saints Evangiles ?...

Et non seulement nous avions des saints mais nous recevions un nombre grandissant de conversions. Le protestantisme voyait s'accélérer le phénomène du Grand Retour... Mais, quand vint le Concile il se trouva des hommes d'Eglise pour conseiller vivement aux protestants de ne plus se convertir car l'Unité allait se faire par voie miraculeuse. Dans quelle officine de voyante extralucide, ou de fofolle se prenant pour l'ambassadrice de la Sainte Vierge Marie, avaient-ils puisé pareille assurance ? Car ils paraissaient absolument convaincus. Rien ne permet de penser qu'ils jouaient la comédie. Alors qui donc tirait les ficelles de ces marionnettes-là ? Ne sont-ils pas désireux aujourd'hui de faire une petite retraite dans quelque Trappe, ou même dans quelque lamaserie si l'Orient les attire, afin de méditer ces toutes récentes paroles du Souverain Pontife : «Nous prêchons l'œcuménisme et nous nous séparons toujours davantage les uns des autres».

Où est-il votre miracle ?...

Certains me diront peut-être que nous n'avons pas encore lâché assez de lest. Pour laisser les sectes entrer chez nous, par la grande porte, exactement comme si nous n'étions qu'une secte de plus, il faudrait accorder le remariage religieux des divorcés (sans en limiter le nombre par tête d'habitant, sauf si celui des divorces est lui-même limité par la loi civile, comme c'est le cas en France). Ensuite il faudrait adopter les cérémonies pénitentielles à égalité avec l'usage de la confession individuelle, qui tomberait dès lors très rapidement en désuétude (et déjà ceci est en bonne voie). Donc le mariage et la confession ne porteraient plus le nom de sacrement, ce qui permettrait de se rapprocher du chiffre de deux (au lieu de sept), partout accepté par la Réforme. Il faudrait bien évidemment permettre à tout un chacun de comprendre la Bible selon son cœur, sa conscience et sa culture. La Bible se prête à trop d'interprétations pour qu'il soit encore souhaitable aujourd'hui d'en faire une synthèse cohérente. Car cette religion a deux aspects : l'aspect social et l'aspect individuel. Socialement parlant il est souhaitable de se retrouver dans une atmosphère fraternelle et simpliste. Mais, en plus, chacun doit pouvoir trouver réponse à ses besoins propres. Du reste s'il existe tant de religions sur la terre c'est bien parce que les besoins sont variés. Il n'est pas certain, disent les savants, que le christianisme convienne à toutes les races...

O Jésus, c'est comme s'ils disaient que Vous n'êtes pas capable de Vous rendre compréhensible à tous. L'amour n'est-il pas le moteur universel ?... Est-ce bien par amour que tous ces exaltés lancent sur le monde leurs nouveautés. Est-ce bien par amour qu'ils pérorent, inventent, expérimentent, promettent et bouleversent ?... Ne serait-ce pas d'abord pour leur gloriole personnelle... Ne serait-ce pas qu'ils sont comme envoûtés d'avoir à enseigner ce qu'ils ont récités de «garder le dépôt»... Vous seul savez la réponse. Vous seul connaissez le remède...

L'avantage de tous ces abandons, ont-ils encore promis, n'est pas seulement qu'ils permettront le retour des protestants dans l'Eglise Mère, mais qu'ils ouvriront la porte à des religions non chrétiennes, particulièrement à la musulmane. L'Islam Vous reçoit déjà, O Jésus de Nazareth, comme Prophète, il suffirait que nous voillions Votre Divinité sous un vocabulaire nébuleux pour que 700 millions de farouches monothéistes acceptent de venir prier à nos côtés. Nous y gagnerions de pouvoir et devoir lancer alors un édit de tolérance en faveur de la polygamie, ce qui résoudrait bien d'autres problèmes.

Mais, par-dessus tout, ce qui devra généreusement être accordé à nos chers frères de la Réforme c'est l'égalité de pouvoir entre les pasteurs et nos prêtres. Là il sera évidemment nécessaire de renoncer à un formalisme assez rigoureux

qui exige que les prêtres d'aujourd'hui puissent remonter, d'ordination en ordination, jusqu'aux Apôtres vénérés. C'est un gros sacrifice qui sera demandé à nos chers ecclésiastiques, mais, habitués comme ils sont d'obéir sans condition, ils finiront par accepter de se soumettre le jour où Rome, à nouveau vaincue par un déferlement de désobéissances notoires, finira par effacer la dite désobéissance en lui accordant droit de cité vaticane. Car c'est ainsi que cela s'est passé pour nombre de nouveautés avec cette différence fondamentale que les dites nouveautés ne touchaient pas au dogme, ni à l'enseignement des Conciles œcuméniques. Car nous avons eu d'autres Conciles, de la plus haute importance, avant ce dernier en date dont on nous rebat les oreilles comme si, pour quelques-uns, l'Eglise commençait à lui... ce qui voudrait dire qu'une nouvelle Eglise commencerait à lui. Car il est impossible que le «oui» devienne «non» et le «non» devienne «oui». Même le Tout-Puissant n'agit pas ainsi.

O Jésus, je sais que Vous respectez notre liberté, mais, par voie de conséquence, Vous respectez aussi nos disputes et nos guerres. Allons-nous nous disputer encore longtemps ? Pendant combien d'années devons-nous encore supporter que Votre Sainte Eglise ne soit plus qu'un centre expérimental ? Et jusqu'où laisserez-Vous aller l'ambition des femmes et la faiblesse des hommes ?

Car le protestantisme a, de son côté, accueilli des nouveautés qui, jusqu'à présent, creusaient un peu plus le fossé entre nous. Mais il semble que les catholiques bien imbibés d'un complexe de culpabilité qui a basculé cul par-dessus tête en prenant la fidélité pour faute, ces catholiques nouveau style sont amenés par une logique impitoyable à renoncer à toutes les coutumes qui n'ont pas l'heur de plaire au monde protestant. L'une de ces coutumes est le sacerdoce réservé aux hommes, renforcé par ce qui est une des marques visibles de la divinité de l'Eglise, je veux dire la continence. Car Jésus, nous avons toujours su que nos prêtres ne pouvaient persévérer dans cette voie qu'avec le secours de Votre Grâce toute-puissante. Cela est si vrai que cet aspect de notre sainte religion est quasiment le seul que tout musulman admire (le seul avec la Virginité de Marie).

Depuis quelques années, certaines sectes protestantes, et non des moindres, ont accordé le sacerdoce aux femmes, et même aux femmes mariées. Je ne sais pas si ces dames demandent des congés de maternité à partir du moment où elles ne peuvent plus rien dissimuler, non pas qu'il soit déshonorant d'attendre un bébé mais parce qu'il ne paraît pas indiqué de jouer la virilité pendant cette période-là. Chacun sait que pendant le mystère de cette formation, c'est le bébé qui commande et non pas la raison. Et cet ange est déjà un mignon petit capricieux.

Jésus, Maître et Source et Roi, les savants disent que rien ne s'oppose au sacerdoce des femmes. Et pourtant ces mêmes savants ne paraissent pas très enthousiastes ni très pressés.

Les agités, eux (et par «agités» je veux désigner ceux qui veulent soumettre l'Eglise à ce qui les habille, eux, d'un manteau de gloire), les agités donc emploient leurs méthodes habituelles, c'est-à-dire qu'ils grignotent petit à petit le terrain.

Un peu partout les femmes (et pas seulement les religieuses) lisent l'Épître. Les fidèles n'en reçoivent aucun bienfait car les voix féminines sont très rarement radiophoniques. Ce qui revient à dire que la vertu fondamentale d'une femme à l'autel serait la qualité de sa gorge.

Plus rarement, des femmes ont été invitées, soit à servir la messe, soit à distribuer la communion. Cette dernière fonction paraît tout à fait souhaitable dans les pays qui n'ont presque pas de prêtres, comme le Brésil par exemple. En Europe, cela ne se justifie absolument pas car, visiblement, le mobile unique est de flatter ces demoiselles et de leur faire croire que n'importe laquelle d'entre nous pourra devenir papesse. Car il n'y a pas deux poids deux mesures, ou bien les femmes sont admises à toutes les fonctions sacerdotales, ou bien elles restent, comme en tout domaine, dans leur rôle complémentaire.

Oserais-je Vous demander, ô Jésus, comment Votre Très Sainte Mère supporte de voir ces gamines toutes cuisses dehors s'avancer au milieu des prêtres devenus l'image même de la Paresse, pour faire la Lecture à leur place. Car aucun de ces hommes, aucun de ces soi-disant «chefs» n'ose s'insurger contre la mode actuelle et lui interdire l'entrée de Vos Maisons. Non, la jupe à ras des fesses a droit de cité dans nos églises mais je voudrais savoir si elle aurait le même droit dans les mosquées.

Cette nouvelle mode et beaucoup de modes antérieures prouvent à quel point la femme a une âme d'esclave car c'est avec un empressement sans murmures que toutes se précipitent dans les magasins qui leurs permettront (au prix quelquefois d'étranges privations) de ne pas être la dernière à porter ce que trois ou quatre mâles s'amuse à leur imposer.

Que la mode soit difficile à porter, ruineuse, dangereuse pour la santé, parfaitement indécente ou ridicule, qu'importe à la femme pourvu qu'elle puisse prouver que son instinct le plus profond la pousse vers la soumission.

Que quelques hommes s'amuse à les ridiculiser n'humilie pas les femmes car, pourvu qu'on s'occupe d'elles, elles sont contentes. Elles préféreront souffrir de mille façons plutôt que de ne pas être à la mode.

Si on leur offre le sacerdoce, évidemment elles se précipiteront en masse et qui pourrait le leur reprocher ?... Beaucoup de problèmes paraîtraient alors résolus. L'Eglise serait sauvée par les femmes. Mais qui les manœuvrera ?...

O Jésus, Vous savez bien que je pourrais continuer à Vous accabler de mes lamentations, que ce ne sont pas les sujets qui manquent... Est-il bien nécessaire de tout Vous décrire ?... La messe et le catéchisme ne sont-ils pas les deux flambeaux que nous voulons d'abord, à tout prix, maintenir allumés. Par cette missive, je vous ai surtout parlé de la messe, qui me paraît primordiale.

Seigneur, sans la messe, que devenons-nous ? Autrefois j'emmenais toujours avec moi, tous ceux qui sont empêchés, tous ceux qui sont malades, infirmes, isolés, prisonniers, persécutés. Et tous ceux-là assistaient ainsi quand même, tous les jours, à la messe. Qu'ils n'en aient pas eu connaissance ne Vous empêchait pas, Seigneur, de leur accorder les Grâces qu'ils auraient reçues s'ils étaient eux-mêmes venus. Mais aujourd'hui ? que faut-il dire d'aujourd'hui, sinon que la persécution que nous subissons est la plus inattendue, la plus incroyable, la plus incompréhensible qui soit.

Me permettez-Vous de Vous demander comment il est possible que les ordres signés de saint Pie V et pour lesquels il exigeait respect et obéissance jusqu'à la fin du monde, comment ces ordres-là ont finalement été bafoués ? Et ils l'ont été

d'une façon détournée, donc déplaisante. Je veux dire par là qu'on n'en a jamais donné d'explication claire et convaincante. On nous a seulement traités comme des illettrés auxquels on fait la grâce de offrir un culte simplifié et mis à la portée de leur petitesse.

Il est bien vrai que nous sommes petits, mais il est non moins vrai que le Saint-Esprit, Lui, n'en a jamais tenu compte, que pour nous éclairer et fortifier. Si bien que je crois avoir le droit de dire que les nouveaux clercs de la nouvelle messe agissent tout à fait comme si le Saint-Esprit, Lui aussi, n'avait qu'à obéir.

Oui, ils se sont dit entre eux, ces gens-là : il faut absolument que nous entreprenions de faire servir toute la messe, depuis A jusqu'à Z, à l'instruction de ce pauvre peuple si lamentablement ignorant. Et ils ne se sont pas rendu compte, semble-t-il, qu'en agissant ainsi ils disaient au Saint-Esprit : «Toi, tais-toi, laisse-nous faire notre travail». Et le Saint-Esprit s'est modestement retiré. Car il est bien évident que lorsque la Parole de Dieu, doublée de la parole de l'homme, frappe nos oreilles à jet continu pendant 30 à 60 minutes, nous sortons de là sans avoir, hélas, rien reçu.

Jésus, on dirait vraiment qu'il faudrait que quelqu'un leur apprenne comment le Saint-Esprit agissait lorsqu'on Le laissait faire ; comment Il savait découvrir la vérité qui nous était plus particulièrement nécessaire en ce jour-là, en cette année-là ; comment Il la détachait du reste pour la rendre brûlante à nos coeurs, puissante à nos esprits, ardente à nos volontés. Il savait si bien nous laisser suivre le déroulement du Sacrifice d'une façon sous-jacente mais toujours adorante, tout en éclairant chacune de nos âmes par la Parole qui lui était nécessaire. Chaque âme recevait la Parole selon ses besoins propres et tous pouvaient chanter le Deo Gratias comme un seul peuple formé de mille personnes. Aujourd'hui, on désire que nous soyons un peuple robot animé d'une unique personnalité. Et dans cette perspective nous deviendrons tous un petit peu moins importants que la machine électronique.

Mais avant d'être tout à fait transformés en robots, nous osons mettre bien en évidence, afin que chacune puisse méditer et demander au Saint-Esprit de l'éclairer, mettre donc en évidence un fait de la plus haute importance, c'est-à-dire que : Jamais personne n'a osé lancer l'anathème contre la messe dite de saint Pie V en proclamant qu'elle était désormais interdite sur toute la planète. Jamais. Et nous savons bien que pareille ordonnance ne pourrait en aucun cas voir le jour. Que les francophones fassent tout leur possible pour nous faire croire que l'ancienne messe est devenue sacrilège, nous ne l'ignorons pas, mais la France n'est pas l'Eglise et la Fille Aînée n'est pas plus sainte que ses frères et sœurs, il est même à craindre qu'elle ne retombe facilement dans un orgueilleux gallicanisme...

Ce qui fut notre très sainte messe, ce qui fut l'objet de tous nos amours, ce qui fut la consolation, la force, la lumière et la Joie de nos vies ne peut pas tout d'un coup présenter de tels dangers qu'il faille, à tout prix, la détruire, l'enterrer et l'oublier, surtout l'oublier. Mais Jésus, nous ne pouvons pas l'oublier et Vous le savez bien. Plus on nous en prive et plus nous l'aimons, et plus nous la désirons et plus nous crions vers Vous, disant qu'il est une grande douleur au Royaume de Chrétienté et que, sans Votre intervention, nous périssons.

A peine avons-nous obtenu l'autorisation exceptionnelle de faire célébrer l'ancienne messe, à l'occasion par exemple d'un anniversaire de très célèbre mémoire, que nous entendons des cris de putois s'élever d'un peu partout. Et qui les poussent ces cris-là, avec force et indignation ?... ce sont des messieurs qui ont pour accoutumé de porter une toute petite croix d'argent toute nue (Vous savez, juste un petit bijou féminin) au revers de leur veston. Seigneur Jésus, si Vous saviez comme ils sont en colère. C'est curieux des colères comme celles-là, très très très curieux...

Et quand, par miracle, nous avons l'incroyable chance d'assister à une messe d'autrefois, je ne veux pas dire que nous chantons le Credo, nous le crions en sanglotant.

Et dire qu'il y a seulement dix ans, des messes comme celles-là nous en avions tous les matins et même souvent le soir, plus quatre ou cinq tous les dimanches. Et nous trouvions cela normal, naturel, presque banal. Etions-nous bêtes, Seigneur ! Ce que nous avons pu être bêtes ! Ce n'est pas croyable.

Nous étions tranquilles. La messe était aussi éternelle que Votre Royaume. Comment aurait-il pu en être autrement ?

Et si on nous avait prédit le contraire, nous aurions immédiatement imaginé une grave persécution. Car enfin, qui pouvait toucher à la messe, à un seul geste, à un seul mot, qui ?... mais l'ennemi, Seigneur, uniquement l'ennemi.

Mais que l'Eglise s'élève contre l'Eglise, que la Maison soit divisée contre elle-même, n'est-ce pas le sommet de la désolation ? N'avez-Vous pas Vous-même déclaré qu'une maison divisée contre elle-même ne saurait subsister ? Et pourtant ici il s'agit de Votre Maison. C'est pourquoi du reste nous ne perdons pas confiance. C'est pourquoi j'ai l'audace, n'étant rien, de m'adresser directement à Vous pour crier comme Simon-Pierre dans la barque : «Seigneur, ne voyez-Vous pas que nous périssons..., la mer est en furie et Vous dormez... la barque risque de chavirer et Vous dormez... nous allons tous périr et Vous dormez... Seigneur n'entendez-Vous pas la tempête ?... que peuvent de pauvres petits pêcheurs contre les éléments déchaînés ?...»

Oui, c'est en ces termes que je me permets de Vous appeler justement parce que je ne suis «rien». Celui qui n'est «rien» est vraiment totalement libre. C'est donc très avantageux de n'être rien. Deo Gratias.

Jésus je sais, nous savons tous, que ce qui compte c'est de faire la Volonté de Dieu. Nous pensons donc qu'il est légitime d'admettre que Notre Père a permis tous ces bouleversements en vue d'un plus grand bien.

Ainsi, par exemple, Votre Sainte Mère n'aurait pas choisi de Vous faire naître dans une étable et nous, nous n'aurions pas choisi non plus de jeter nos missels par-dessus bord pour alléger le navire. Mais comme nous n'avons aucune preuve (pour le moment) que nos missels devraient, avec les icônes, être précipités au fin fond des mers, pour Votre plus Grande Gloire, nous avons pris la précaution de cacher les icônes dans nos greniers et les missels dans nos bibliothèques (puisque personne n'a encore envoyé la police les ramasser pour en faire un grand feu de joie en lançant en même temps l'édit de mort contre ceux qui oseraient les garder... comme cela se fit communément au XVI^e siècle).

Pour les icônes nous savons que, bien qu'elles fussent camouflées sous des monceaux de vieux papiers et de vieux chiffons, avec toute la poussière que cela suppose, nous savons qu'elles furent miraculeusement protégées. Car une icône est une peinture délicate qui a besoin d'être ravivée régulièrement par des spécialistes. Celles qui ont eu l'honneur de subir la persécution et qui n'ont pas encore retrouvé droit de cité et droit de vie sont cependant plus vivantes que tous

ceux qui cherchent à bâtir un empire dérisoire et satanique. Un invisible pinceau, manié par un peintre non moins invisible, a ravivé toutes les icônes cachées, si bien qu'elles ont l'air toutes neuves. Elles sont d'avance parées pour une sainte résurrection.

Quant à nos missels, on a pris des mesures étranges pour essayer de les rendre inutilisables. On a notamment chamboulé tout le calendrier des saints. On a commencé par en liquider quelques-uns et même de très grands et très célèbres et puis, les autres, on leur a appris la Sainte Vertu d'Obéissance en les changeant de place. Ainsi l'Eglise nouvelle ne régente pas seulement la terre et ses habitants mais aussi ceux qui sont au Ciel, ceux qu'elle a elle-même canonisés. Nul n'est à l'abri de ses foudres révolutionnaires. Je dois Vous avouer, Seigneur, que plus personne ne s'intéresse au calendrier romain depuis qu'il a servi de jeu à quelques ecclésiastiques en mal de nouveautés. Ils ont joué parce qu'ils étaient les plus forts ; mais ils ont quand même perdu, parce que nous sommes écoeurés. Eux, par contre, étaient tellement excités par leur puissance nouvelle, qu'ils ont décidé de ne plus nommer comme tels les 24 dimanches «après la Pentecôte» mais de leur donner tout simplement le titre incroyablement vulgaire de : «dimanches ordinaires». Et toc, vous n'êtes pas content ?... sans importance, vous êtes là pour obéir.

Nous sommes là pour obéir. Mais, Jésus, sommes-nous là uniquement pour obéir ? Toute la question est là. Sommes-nous chrétiens pour une obéissance inconditionnelle ?...

Les 24 «dimanches ordinaires», nous sommes bien obligés de les entendre annoncer semaine après semaine mais qui, dans cette guerre, a gagné la palme, eux qui jouent avec nos cœurs (et nous sommes plus de 500 millions) ou nous qui offrons nos cœurs déchirés... ?

La Sainte Vertu d'Obéissance est, paradoxalement, la plus grande Force et la plus grande faiblesse de Votre Sainte Eglise.

Aujourd'hui la Sainte Obéissance a saccagé le calendrier des Saints, balayé les liturgies de la messe et de tous les autres offices, bréviaires compris. Elle a ouvert la porte à la lutte des classes et à toutes les écoeurantes ambiguïtés susceptibles d'allécher le protestantisme.

Cependant quelques-uns ont choisi de dénoncer les crimes trop graves et tout particulièrement ceux qui tendent à nier Votre Divinité. *Non possumus...* même contre les hommes d'Eglise il faut savoir le dire. Car il y aura toujours des Cauchon, il y aura toujours des Judas.

Et nous sommes vraiment malheureux de devoir constater que, pour la langue française, on pourrait éditer un petit dictionnaire des traductions tendancieuses, qui portent du reste la même marque de fabrique : humaniser l'Eglise pour déifier l'Homme, effacer les Mystères pour déifier la Raison.

Ces traductions-là, si on les réunissait en volume, formeraient un anti-catéchisme qui serait très exactement ce qu'ils nomment : «La religion de demain», soit une sorte de gentillesse souriante qui, ne s'appuyant que sur elle-même, ne saurait subsister. Alors pourquoi se plaindre, diront quelques-uns... mais parce que nous n'aimons pas à ne rencontrer que des questions sans réponses. Ce n'est pas là un climat favorable.

Ainsi par exemple l'engouement pour les messes concélébrées est aussi un sujet où nous aurions besoin de recevoir une réponse du Ciel. Ces prêtres qui concélébrent font d'abord figure de paresseux, je regrette de devoir le dire mais, puisque rien ne Vous est caché, en quoi serait-il honorable pour moi de faire semblant... Donc, un seul prêtre célèbre et tous les autres sont assis, attendant le très bref moment de la Consécration pour venir entourer le célébrant et, levant un bras à mi-hauteur, «réciter» avec lui les Paroles Saintes. Au moment des concélébrations, le fait que la messe ne soit plus que le récit de la Cène et la répétition d'un repas fraternel mais nullement un Sacrifice, est encore plus sensible. Mais au cas pourtant très possible où chaque célébrant aurait l'intention de faire ce que fit toujours la Sainte Eglise, soit d'offrir le Saint Sacrifice de la messe, est-il certain que chacun d'entre eux aurait vraiment dit sa propre messe ?... de sorte que, le jour où, par exemple, j'assistai à une cérémonie comportant quarante concélébrants, je puis affirmer que j'assistai en fait à quarante messes...

La messe qui assurait Votre Présence effective en ce monde, la messe est une sorte d'ennemie pour tous ceux qui n'y croient pas. Logiquement, ceux qui pensent que la messe ne fut jamais autre chose qu'un repas, en souvenir de celui du Jeudi Saint (mais pas du tout un Sacrifice), logiquement, ceux-là devraient rester indifférents, avec peut-être une petite pointe de pitié. Mais voilà qu'ils ont mis toute leur piété au service d'un combat bien étrange, car il consistait seulement à détruire ce qui, selon leur foi, n'aurait pas eu d'existence. Ils ont parlé en ces termes : la messe n'étant pas un sacrifice, nous devons la transformer pour qu'elle ne paraisse plus en être un et pour qu'ainsi plus personne ne croie qu'elle en est un. S'il leur paraissait si important de détruire cette inexistence, est-ce purement par bonté d'âme et charité chrétienne ?... N'avaient-ils pas tout au fin fond du cœur, en ce lieu secret où se cachent les pensées inavouables, n'avaient-ils pas une crainte, une sorte de petite frayeur que la messe fût quand même réellement le sacrifice qu'elle proclamerait être?... Jésus, Vous seul pourriez répondre à cette question, Vous seul connaissez les vrais mobiles. Vous seul entendez les mensonges que cachent certains mots.

Mais il est bien normal que les cinq hautes personnalités protestantes invitées à collaborer à la fabrication de cette nouvelle messe aient instinctivement veillé à la rapprocher du Repas protestant afin d'aplanir les difficultés que rencontrent les pieux désirs d'Unité.

Mais je me plains à Vous, ô Jésus de Nazareth, car ces pieux désirs jouent à déboussoler la Sainte Eglise catholique en lui arrachant Votre Présence Réelle. Le jour (hautement improbable) où tous les prêtres renonceraient à croire à la messe en tant que Sacrifice et à Votre mystérieuse Présence, ce jour-là l'Unité, pensent-ils, serait faite. Mais quelle Unité ?... Comment pourrait-on donner le saint nom d'Unité à une assemblée chrétienne qui aurait renoncé à un seul des dogmes reçus dans toute l'Eglise romaine depuis la Pentecôte ? L'Unité chrétienne ne peut pas se faire pour un petit temps, ni même pour un long temps, mais pour tout le temps. Elle date d'une certaine 25 mars où saint Gabriel Archange fut envoyé de Dieu vers une Vierge nommée Marie afin de lui proposer de devenir Votre mère.

Il est remarquable que dès ce tout premier instant, l'Unité trouva le moyen de se casser en refusant de traduire «par-

thenos» par vierge, pour lui substituer frauduleusement le terme de jeune fille qui inaugure ainsi l'impressionnante série des tricheries et des ambiguïtés où l'on voudrait nous conduire.

Pendant toute l'humanité sait parfaitement et a toujours su que nous catholiques, ne pouvons concevoir d'autre méthode que celle de la Porte toujours ouverte pour ceux qui demanderaient à nous connaître, pour ceux qui voudraient savoir si l'Unité que nous représentons est aimable et désirable.

Ceux qui s'essayent à ce jeu des petites tricheries s'appuient sur Votre Promesse d'être toujours au milieu de nous quand deux ou trois s'assembleraient en Votre Nom. Cette promesse inconditionnelle doit s'appliquer évidemment à tous les chrétiens quelles que soient leurs croyances. Mais si Vous êtes ainsi au milieu de deux ou trois réunis pour Vous prier, cette Présence-là, quoique adorable, n'est pas celle que Vous avez désignée comme une Nourriture pour la Vie Eternelle. Et déjà quand Vous faisiez cette Promesse de Vous donner en nourriture, presque tous vos disciples Vous ont quitté disant : « Cette Parole est dure à entendre ». Déjà ils refusaient de manger Votre Chair et boire Votre Sang, ils refusaient Votre Sacrifice et son renouvellement non sanglant, invisible et totalement mystérieux. Il y aura toujours des ennemis du Mystère, même chez ceux qui prient Dieu, le Grand Mystérieux. Il y aura toujours des pauvres gens désireux de toucher et de voir.

Mais ce n'est pas en lâchant un de nos Mystères que nous nous approcherons de l'Unité chrétienne. O Vous qui avez promis d'être avec nous tous les jours n'avez pu ni nous quitter pour un temps, ni nous unir en nous quittant. C'est pourquoi, Jésus, je ne crois absolument pas que cette nouvelle messe, qui prête gravement à équivoque, puisse demeurer chez nous en consacrant un soi-disant divorce d'avec la messe de tous nos ancêtres. L'Eglise de Rome avait épousé cette messe-là, dite de saint Pie V, comment pourrait-elle, tout d'un coup, dire : « Je te répudie, va-t'en, il me faut une cérémonie plus jeune, plus simple, plus souple ; je ne veux pas de toi et de ton intransigeante fidélité car, à mes yeux, tu as vieilli, tu n'es pas moderne, tu es trop lente, trop solennelle, trop compliquée, trop latine et trop mystérieuse. Aujourd'hui il me faut une messe où le sacrifice fasse place au joyeux souper ; l'autel sacré à la simple table ; l'offrande à Dieu à l'invitation des peuples... »

Quand ils crient : « Heureux les invités au repas du Seigneur », de quel bonheur parlent-ils ? Serait-ce d'un bonheur auquel, Vous, Jésus, n'auriez qu'à Vous soumettre, car enfin, cette nourriture sainte et qui ne pouvait être donnée qu'à un cœur purifié, voici que, de ci, de là, on l'offre gratuitement, sans conditions, à quelques hérétiques, sous des prétextes purement humains (ainsi par exemple pour faire plaisir au conjoint protestant dans certains mariages mixtes ; de même, le conjoint catholique peut être autorisé à suivre le culte protestant au lieu de la messe quand cela lui convient mieux...). O Sainte Unité ! « Qu'ils soient UN, disiez-Vous, la veille de Votre Passion, qu'ils soient UN comme mon Père et moi sommes UN ».

Cette Unité divine, les hommes vont-ils la bafouer en bradant tout ce que nous avons adoré ?

Déjà pour mieux nous enfoncer, certains, à la place de l'hostie, choisissent une grosse galette qu'ils coupent en petits morceaux pour les distribuer en rejetant ostensiblement les miettes par terre. Si, après cela, nous n'avons pas compris qu'on ne veut plus, ne croit plus, n'accepte plus, que Vous, Jésus, soyez présent dans cette galette, c'est que vraiment nous sommes irrémédiablement stupides.

Je me plains en ce jour, ô mon Jésus, des excès qui surgissent un peu partout mais j'aurais dû me plaindre beaucoup plus tôt. Certes, je l'ai fait, mais timidement, secrètement.

C'est que nous avons pour Votre Eglise une vénération, une adoration qui tend aujourd'hui à se transformer en colère. Tous ceux-là qui parlent tant de mutation devraient bien faire attention à cette colère-là...

Au début, Jésus, nous n'osions pas protester, et, du reste, il ne sert à rien de le regretter, car, protester n'aurait rien changé.

Ils ont décidé de jouer avec nous au grand jeu de l'Aggiornamento. (Qui « ils » ?... je ne sais pas.) Nous sommes les pions qui se laissent... manœuvrer comme des petits soldats de plomb, avec cette différence, dont aucun ecclésiastique ne tient jamais compte, c'est que nous avons un cœur de chair.

Vous souvenez-Vous, Seigneur, de ce jour funeste (c'était pendant le Concile, je crois) où on nous ordonna de ne plus nous agenouiller au milieu du Credo aux Paroles : *Et homo factus est* ?... Pour justifier ce caporalisme on prétendit bien entendu que cet agenouillement était machinal et sans âme et que, par conséquent, il ne nous serait plus autorisé que deux fois par an : le 25 mars et le 25 décembre. Et on nous assura (sans rire) que ces agenouillements, parce que devenus bisannuels, feraient alors sur nous une impression très sanctifiante. Mais, depuis lors, aucun ecclésiastique n'a pensé à nous faire ressouvenir, aux fêtes de l'Incarnation et de la Nativité, qu'il avait été décidé que nous devrions nous agenouiller, ces jours-là, à *l'homo factus est*. Pour balayer, pour désacraliser, ils sont malins, je Vous assure.

Ils ont donc commencé par des petits gestes qui paraissaient sans importance. Ainsi, plus de signe de croix au début et à la fin du sermon. Et comme le prêtre l'omettait, nous, pauvres imbéciles, nous n'osions plus le faire.

Ils ont continué en nous imposant une traduction protestante du Pater. Ainsi le tutoiement nous devenait de plus en plus familier. Et s'il n'y avait eu que le tutoiement, mais ce Pater se termine pas cette énormité : « Ne nous soumettez pas à la tentation ».

Quel est ce Dieu qui jouerait à nous tenter pour ensuite nous punir d'avoir cédé ? Quel est ce Dieu qui rit dans sa barbe de notre sottise ?

Messieurs les nouveaux clercs, je ne le récite jamais, je refuse de le réciter. Que nos chers amis de la Réforme s'en contentent, qu'y puis-je ? Ont-ils seulement rétabli à sa place, dans la Sainte Bible, la très célèbre Epître de saint Jacques apôtre, propre cousin de Notre-Seigneur, qui affirmait en son chapitre premier : « Que personne, au moment de la tentation, ne dise - c'est Dieu qui me tente -. Dieu est inaccessible au mal, et lui-même ne tente personne ».

Déjà aussi, fait qui nous inquiéta beaucoup plus, les soutanes avaient été jetées par-dessus bord, juste à la veille de l'ouverture du Concile, pour être remplacées par un curieux déguisement. En langage jésuitique cela voulait dire aux Eminentissimes Cardinaux : ne vous leurrez pas sur les intentions que nous ferons éclater à la face du monde pendant

les débats conciliaires. Cela voulait dire : nous ne voulons plus être l'Eglise qui se distingue des sectes mais nous voulons créer l'Unité en nous confondant parmi les sectes... pour cela il faudra lâcher du lest, nous le savons, tout le monde le sait et justement tout le monde le désire, il est donc temps que l'Eglise renonce à son intransigeance pour se pencher sur les désirs du monde. Nous ne sommes plus au Moyen Age, n'est-ce pas messieurs, mais au siècle de la Lune. Quand l'homme va sur la Lune, il ne devrait plus faire de chinoiserie avec des dogmes, des sacrements et des traditions. C'était bon pour les petits hommes du petit Moyen Age qui n'avaient pas d'autres distractions.

Vous savez bien, ô Seigneur, que, tout en balayant la messe, d'abord en la grignotant puis en la transformant, ils ont aussi détruit le catéchisme et voilà maintenant qu'ils ne veulent plus du sacerdoce. Comme les jeunes ne viennent plus dans leurs nouveaux séminaires où on leur apprend tout, sauf à Vous servir exclusivement, ils nous offrent de donner la prêtrise à des laïques et même à temps partiel (et parmi ces laïques il est plus que probable qu'ils accepteront les femmes).

Sera-ce alors la fin de l'aggiornamento et pourrons-nous espérer qu'un grand saint nous sera bientôt envoyé par Votre Grande Miséricorde et qu'il rétablira toutes choses selon la Foi et la Révélation ?

Et ce grand Saint je voudrais bien le connaître car j'aurais justement quelque chose de très spécial, de très personnel, à lui demander et qui serait de rendre à saint Gabriel Archange les honneurs qui lui sont dus. Il était fêté le 24 mars, veille du jour où il fut envoyé à une Vierge nommée Marie. Donc, en cette veille de l'Incarnation nous avons tout lieu de penser que l'Archange saint Gabriel se préparait à cette grande Mission. Qu'après vingt siècles il se soit trouvé un misérable inconnu pour dire : l'Archange Gabriel fourrez-le donc avec les deux autres archanges, qu'ils soient tous les trois fêtés le même jour et qu'ils n'encombrent plus le calendrier de nos nouveaux saints... Un archange, un archange... alors que nous ne sommes même pas sûrs que les anges existent...!

O Jésus, Vous seul savez ce qu'ils croient réellement, et ce qu'ils font semblant de croire.

Mais Votre Très Sainte Mère a promis, à Fatima, que, pour finir, Son Cœur Immaculé triomphera, aussi, même si un futur pape frauduleusement nommé s'aventurerait à rayer d'un seul trait de plume la messe et les dogmes en les déclarant anachroniques et dépassés, même devant un malheur aussi grand, nous ne perdrons pas confiance car Vous ne pouvez pas nous abandonner. Nous savons, ô Jésus, que Vous nous aimez plus que Votre vie et que jamais Vous ne permettrez que l'Eglise Votre Epouse Sainte périsse tout entière. Peut-être aura-t-elle encore à souffrir longtemps, peut-être plus que nous ne saurions l'imaginer, mais même en ce cas-là nous Vous dirions toujours que nous avons Confiance en Vous. Et sans nous lasser, nous répéterions, jour après jour :

«Cœur douloureux et immaculé de Marie, priez pour nous qui avons recours à vous».

J'AI CHOISI L'UNITÉ

L'auteur, née dans le calvinisme, a cherché ardemment depuis l'âge de seize ans à résoudre la question de la véritable Église du Christ. A vingt-trois ans, cette recherche aboutit à son entrée dans l'Église catholique.

Elle relate ici, assez discrètement, son itinéraire spirituel, du désarroi de sa solitude en face de la Bible, pleine de contradictions apparentes, jusqu'à sa joie paisible d'enfant de Dieu comblée par son Père de toutes les richesses et de toute la sécurité du catholicisme.

Il semble, en effet, que Marie ait commencé par envier la sécurité des catholiques puis qu'elle ait peu à peu «réalisé» les raisons objectives de cette sécurité :

«Je pense que les catholiques ont trop de chance. Savent-ils bien toute la chance qu'ils ont ? Ils n'ont qu'à croire...

Ils ont tout pour les aider et nous n'avons rien... Ils croient comme saint Pierre et nous ne croyons même plus comme Luther. Ils ont tout pour eux, même Jésus toujours présent. Ils ont trop de bonheur et nous trop de recherches... »

Mais pour trouver la vérité, Marie n'a pas craint d'entreprendre de longues recherches ?

Comme le grand Newman, elle se mit d'abord à interroger les chrétiens des premiers siècles, proches encore des enseignements de Jésus-Christ et qui comptèrent tant de martyrs dans leurs rangs. Le protestantisme ne se présente-t-il pas comme une remontée aux sources d'un fleuve qui se serait pollué dans son cours ? Peut-être, alors, pourra-t-elle déceler quels nouveaux dogmes et quelles nouvelles pratiques ont été ajoutés au donné divin primitif et, donc, en quoi le christianisme avait besoin de la réforme essentielle qu'ont prétendu lui apporter Luther, Calvin et leurs émules ?

Mais jusque chez les Pères les plus anciens elle découvre la nécessité de la foi et des œuvres, la hiérarchie, la primauté de Pierre et de ses successeurs, la condamnation des hérésies, la vénération de la Vierge-Mère, l'eucharistie-sacrifice (la messe), la présence réelle, etc. La Réforme du XVI^e siècle a donc radicalement innové L'historien protestant Adolf von Harnack avait raison : «Christianisme, catholicisme et romanisme forment une identité historique parfaite». (Et Harnack en était réduit, pour demeurer protestant, à mettre un fossé entre le Christ et ses Apôtres, catholiques !)

L'auteur rend compte de sa recherche avec précision. Elle porte un témoignage personnel, certes, mais bien raisonné, au point qu'il semble frôler ici ou là le domaine de la polémique, surtout quand il s'agit de la vie et des idées des pseudo-réformateurs. Mais le moyen de faire autrement ? Marie Carré est d'ailleurs toujours pleine d'égards et d'affection pour ses anciens coreligionnaires.

On peut tout de même se demander si un tel livre ne va pas à l'encontre du courant œcuménique actuel. C'est, en effet, dans la seule Eglise catholique que Marie a trouvé l'Unité. Mais, en cela, elle n'a fait que découvrir ce que nous savons, nous, depuis le catéchisme, à savoir que l'unité du Corps social du Christ existe déjà en principe, en droit et, partiellement, en fait dans l'Église catholique romaine. L'union des chrétiens ne pourra se réaliser que par l'accession des «séparés» à l'unité de la véritable Église.

Cela ne veut pas dire que les catholiques n'ont eu, dans les séparations du passé, aucune responsabilité ni qu'ils n'aient pas à se réformer eux-mêmes ni qu'il n'y ait pas chez les séparés certaines richesses spirituelles que nous ne possédons plus nous-mêmes (en fait) au même degré...

L'auteur sait tout cela et souffre des divisions présentes : «Si, au xx^e siècle, un roi païen lançait sur le monde entier le cri : "Les chrétiens au lion !", nous ne nous ferions dévorer ni pour le même Christ, ni pour la même foi».

Pendant elle ne peut pas ne pas se demander : «Ceux qui ont personnellement connu Jésus, s'ils revenaient parmi nous, vers quel christianisme iraient-ils ? A la tête de quelle Église saint Pierre se mettrait-il ? Dans laquelle saint Paul viendrait-il prêcher ? Lesquels d'entre nous saint Jean appellerait-il ses amis ? De leur vivant, ils n'ont été ni séparés, ni divisés. Ils ne le seraient pas non plus aujourd'hui. Ils iraient d'un même cœur vers l'Église qui parle aujourd'hui comme eux parlaient autrefois. Ils choisiraient sans hésitations...»

Mais c'est par cet accent mis sur la seule véritable Église que ce livre, justement, servira le mieux le mouvement œcuménique.

Celui-ci, comme l'explique Mgr Léon Cristiani dans sa préface, risque de sombrer actuellement dans le système «des trois branches». Beaucoup de protestants et, hélas ! peut-être quelques catholiques, en sont venus à penser, plus ou moins explicitement, que l'Église romaine, les 16 Églises «orthodoxes» et les 35 «dénominations» protestantes¹ forment comme une triple expression de l'Église de Jésus-Christ et qu'il suffit que ces trois catégories chrétiennes vivent en bonne intelligence et coopèrent à certaines tâches œcuméniques pour que l'union des chrétiens soit réalisée, du moins pour l'essentiel.

Aussi rien n'est plus important, à l'heure actuelle, pour que l'effort œcuménique ne s'arrête pas en chemin et continue ses difficiles progrès, que de rappeler ceci : le Christ n'a qu'une Église, une Épouse ; comme l'a écrit énergiquement l'auteur, il n'est pas «polygame».

Pour dire ces choses avec force, avec clarté, avec candeur et, surtout, avec cette conviction profonde née de l'expérience personnelle, il fallait un auteur laïc venu de la séparation et qui ait longuement et douloureusement cherché la vérité.

Son livre adressé au grand public, traite de ces questions ardues avec une suffisante compétence et une très grande simplicité. Souhaitons qu'il inquiète de nombreux protestants et qu'il les aide dans leur quête de la véritable Église, mais aussi qu'il fasse prendre mieux conscience aux catholiques de leurs devoirs, proportionnés à l'abondance des bienfaits reçus :

«Il faut d'abord voir ce qui leur est donné. On comprend alors qu'on puisse tout leur demander ; depuis la vie, non pas pour mourir, ce qui est facile, mais pour vivre dans un perpétuel don... jusqu'au martyr le plus atroce. On peut tout leur demander parce qu'ils ont tout reçu avant de rien donner».

C'est aux catholiques qu'on peut, en particulier, demander le plus grand effort en faveur de l'unité chrétienne : celui d'être plus purement chrétiens et catholiques et d'aimer davantage leurs frères séparés.

(Albert LANQUETIN, *Chrétiens d'aujourd'hui*.)

ES 1025 OU LES MÉMOIRES D'UN ANTI-APOTRE

Une petite infirmière assiste à ses derniers moments un accidenté de la route dont on ignore tout. Après la mort de cet homme mystérieux au regard étrange, l'infirmière fouille la serviette de son patient à la recherche d'un renseignement susceptible d'établir son identité. Elle trouve un dossier dont la première page commence ainsi : «Je suis l'homme sans nom, sans famille, sans patrie et sans héritage».

Intriguée, l'infirmière de plus en plus stupéfaite continue sa lecture et ce sont les mémoires que nous lisons. Marie Carré les a écrites avec un tel don psychologique que l'on est vite pris au jeu.

L'homme raconte qu'on l'a trouvé sur une route à l'âge de trois ans, pendant la guerre de 1914-18. Un ménage polonais l'a adopté et élevé en bon chrétien, mais, à quatorze ans, c'est le choc : il découvre qu'il est un enfant adoptif. Fou de chagrin et de haine contre ses «parents», il s'enfuit en Russie, bien décidé à devenir l'homme important du Parti puisqu'il se sent d'une intelligence et d'une qualité bien supérieures à celles des autres hommes.

Comment parviendra-t-il à ce poste ambitieux ? Tout simplement en s'acharnant contre Dieu et Son Église et en s'efforçant de détruire celle-ci de l'intérieur.

Ainsi l'inconnu devient l'Élève séminariste 1025, (après 1024 autres) toujours brillant et premier en tout, toujours parfaitement secret, discret, ricanant intérieurement de sa puissance d'intervention. D'où lui viennent ses idées ? Il se le demande tout en s'admirant lui-même. Et il envoie régulièrement ses ordres à ses chefs : slogans, mots d'ordre qui sont immédiatement repris par des journalistes, écrivains, artistes, du monde entier. Il faudrait tout citer. Voici deux exemples :

- «Quand l'Église universelle sera établie, la Messe n'aura plus de raison d'être que dans les familles, je veux dire chez les plus exaltés. Il faut compter avec cette catégorie de gens. Mais justement, en restant chez eux, ils seront inoffensifs».

- « Le mariage civil doit être le seul exigé... et bien entendu le sacrement de mariage (simple fête folklorique) ne sera pas refusé aux prêtres qui le demanderont, pas plus que le sacrement de l'ordre ne sera refusé aux femmes».

Un personnage féminin très émouvant passe au cours des pages. Il porte une médaille miraculeuse. Vraiment «exaspérante !» Il témoigne «de façon non moins exaspérante» de la pérennité de l'Église.

Nous regrettons que l'éditeur n'ait pas mentionné qu'il s'agit d'un roman. Cela aurait évité au lecteur naïf de prendre pour authentique un récit que certains événements récents peuvent rendre vraisemblable.

Ce livre déroutant intéressera ou choquera. Pas avant 18 ans.

(*Plaisir de Lire*, Mme J. C. CHABRIDON, 12, rue Boyer-Barret, Paris-14e.)

¹ Qui s'entendent entre elles, à l'exclusion de nombreuses sectes dites « extrémistes ».

Le lecteur de Marie Carré est exactement aussi étonné, surpris, dérouter, par chacun de ses nouveaux ouvrages que le profane, c'est-à-dire celui qui n'en a jamais rien lu est conquis par sa bonhomie, sa bonne humeur, son humour et cette espèce de pénétration psychologique qui lui est propre. Marie Carré écrit exactement comme d'autres content, parlent, racontent. Avec dynamisme, éclat, drôleries. C'est extrêmement vivant ! Il est même pratiquement impossible de distinguer, dans ceux de ses ouvrages qui ne sont pas absolument de la biographie, ce qu'elle a emprunté à la réalité et ce qu'elle a imaginé avec un tel talent que l'on a la fantastique impression d'être au milieu des personnages qu'elle décrit, de penser avec eux, comme eux, de les voir vivre, agir. Même il n'est pas rare que même les personnages antipathiques - enfin qui seraient antipathiques sous la plume d'autres auteurs, les méchants du livre, quoi ! - deviennent attachants et pitoyables tellement on se prend à espérer qu'ils vont enfin se ressaisir et échapper au mal qu'ils causent et qu'ils se causent, comme dans «La Belle et la Mort» par exemple. C'est que pour Marie Carré, les gens ne sont pas des fantômes qui s'agitent sans signification, tournant en rond dans un monde absurde, mais des êtres vivants, personnels, créés par Dieu pour l'aimer, le servir et gagner par ce moyen la Vie Eternelle, comme dit si bien le vrai catéchisme catholique. Et quand ses personnages sont des êtres de fiction, c'est sa propre âme qu'elle leur prête, son âme terriblement exigeante, tellement affamée de la Gloire de Dieu, qu'elle n'a pas craint, à vingt ans, de tourner le dos à tous ceux et à tout ce qu'elle aimait pour regagner l'unique maison du Père, la Tour de David, la seule Église de Jésus-Christ ainsi qu'elle l'a raconté dans les deux ouvrages si différents qui firent sa renommée : «J'ai choisi l'Unité» et «Mémoires d'une jeune fille gaie», titres qui répondent tellement au contenu des œuvres qu'on serait embarrassé d'en choisir d'autres. C'est LA JOIE que Marie Carré est venue chercher auprès de la Sainte Vierge et de la Sainte Eucharistie...

Les situations les plus audacieuses dans lesquelles se débattent ses personnages ne paraissent jamais invraisemblables, car Marie Carré démonte avec une telle acuité les mécanismes psychologiques de ses héros et ceux-ci, lorsqu'ils pensent à part eux, réagissent tellement comme nous savons bien que nous réagirions dans de telles circonstances, que nous n'avons jamais la sensation de l'inventé, de l'imaginé ! Et pourtant, Dieu sait quelle imagination possède Marie Carré, avec quelle habileté elle parvient à animer ses protagonistes du don même de la vie, à les suivre, à les pousser dans leurs derniers retranchements, à les mener jusqu'au bout de leur logique propre, ou à les jeter dans les bras du Sauveur, ce qui est d'une logique supérieure. Je pense par exemple aux «J 3 contre Lucifer» dont l'intrigue est d'une minceur telle qu'elle en met davantage en valeur l'art consommé, parce qu'amoureux, avec lequel Marie Carré dirige toute sa troupe d'enfants acharnés à la conversion d'un vieux rationaliste...

A chaque nouvel ouvrage, on se dit : que nous réserve encore Marie Carré ? Qu'a-t-elle encore découvert ? Ici, Marie Carré a été frappée par une chose bien connue de ceux qui s'intéressent à la décomposition de l'Église en Occident. Parmi les membres du Clergé se sont glissés les agents d'une puissance orientale et athée, agents qui ont subi un entraînement spécial. La chose elle-même ne souffre pas de contestation. Ce qui est plus intéressant, c'est de connaître les motivations qui font agir ces prêtres de l'Ennemi, ces ANTI-APÔTRES, comme les a surnommés avec tellement de pertinence Marie Carré. Et aussi la mentalité, la psychologie de ceux qui les entraînent après les avoir engagés. Tout ceci, Marie Carré nous le démonte et nous le démontre à travers l'aventure d'un de ces apôtres de l'anté-Christ... sans oublier le doigt de Dieu, qui intervient brutalement pour démolir les combinaisons humaines, et qui fait que malgré le matérialisme dialectique, la haine de classe ou de race, ce sont finalement les IMPONDÉRABLES qui n'étaient pas portés en abscisses ni en ordonnées, qui se révèlent les plus importants facteurs. Ces impondérables dont les milices, commandées par Saint Michel étaient invoquées du temps de la Chrétienté pour la conversion de ceux qui aujourd'hui s'infiltrèrent jusqu'aux plus hauts sommets de la hiérarchie ecclésiastique, pour la miner de l'intérieur. Dans son style inimitable, Marie Carré nous rappelle que les desseins des hommes ne sont que dérisions aux yeux de Dieu et que rien n'arrive sans Son Ordre ou Sa Permission que pour nous éprouver ! Je ne dirai rien de plus de ce livre pour ne pas déflorer le plaisir du nouveau lecteur, mais qu'il sache que les réactions un peu ironiques déclenchées par la précédente édition montrent que Marie Carré, une fois de plus, a mis la main sur quelque chose qu'il n'était pas du goût de tout le monde qu'elle démasquât...

(Alexandre BARIVAULT, *Lecture et Tradition*)

VIE DE JÉSUS (Éditions Saint-Michel)

«Choisir l'unité», c'est choisir Jésus, c'est aller au Cœur même du Christ, dans Son dessein de ramener tous les hommes à Son Père, en les rachetant par Sa Croix, de les rassembler dans l'unique bercail, Son Église.

Autrement dit, c'est tout l'Évangile qui demande à être approfondi de la sorte, à être médité en chacune de ses pages.

Marie Carré, avec la même simplicité qu'elle nous livra ses «Mémoires d'une jeune fille gaie» et le récit émouvant de sa conversion du protestantisme à l'Église catholique, nous présente le fruit de sa contemplation. Nous suivons avec elle le Seigneur pas à pas.

La sùreté doctrinale est parfaite. Une préface de Monseigneur Marcel Lefebvre en serait par elle-même la garantie, si le déroulement harmonieux de chacune des scènes évangéliques ne nous faisait retrouver, en pleine lumière, le divin Visage, tel que l'enseignement de l'Église n'a cessé de nous le faire connaître.

En ces temps, où souvent l'éducation familiale doit parfois suppléer à des carences douloureuses, ce livre arrive à point.

(*Revue des Cercles d'Études d'Angers*, 4, passage des Arènes, 49 - Angers.)

La notice du «vient de paraître» n'exagère pas ; Marie Carré, dans ce nouvel ouvrage, par sa fraîcheur, sa spontanéité, sa percussion, captive et entraîne le lecteur dans le sillage de Jésus. Le récit est fidèle, calqué sur les documents évangéliques, et en même temps extrêmement vivant et actualisé. C'est l'Évangile d'hier et c'est l'Évangile d'aujourd'hui.

J'ai goûté beaucoup les réflexions de spiritualité qui jaillissent si naturellement du récit, et qui font de cette œuvre, facile à lire, une sorte d'aliment complet pour l'esprit, le cœur, l'âme. (A.R. *L'Homme Nouveau*)

LES J. 3 CONTRE LUCIFER
(Éditions Notre-Dame)

Le sujet traité dans ce livre fort agréable à lire est un sujet difficile : celui de la sainteté. Monsieur le Curé a dit au prône que la religion ne consiste pas seulement à accomplir des gestes extérieurs, mais à faire effort pour devenir des saints. Sous le couvert d'une fiction aimable, il nous met donc en face d'une famille, comprenant le père, la mère et six enfants, et nous livre les délibérations des parents d'une part et des enfants de l'autre, sur ce thème : Monsieur le Curé a raison, mais comment s'y prendre pour devenir des saints ? Ils sont tous semblables et tous différents, dans cette famille. Il est amusant de les entendre, de saisir leurs réflexes, de cueillir au passage les subtiles réflexions de l'auteur qui anime tout le récit. Et ce qui donne du mordant à l'aventure de cette route vers la sainteté, c'est qu'à l'étage au-dessus vient à tomber gravement malade un grand adversaire de la foi chrétienne, un savant, un professeur, mais qui s'est fait maître d'incrédulité. Les chrétiens d'en dessous se mettent en prière. Ils luttent pour la conversion du mourant. Finalement, les J.3 l'emportent sur Lucifer. La conversion s'opère d'une manière inattendue, par l'intervention de la musique de Bach et de Chopin. Et elle est aussi complète qu'on pourrait le désirer. Le livre entier est à lire, en raison des réflexions qu'il suscite, des problèmes qu'il aborde, du charme qui s'en dégage.

(*Ami du Clergé*, n° 44.)